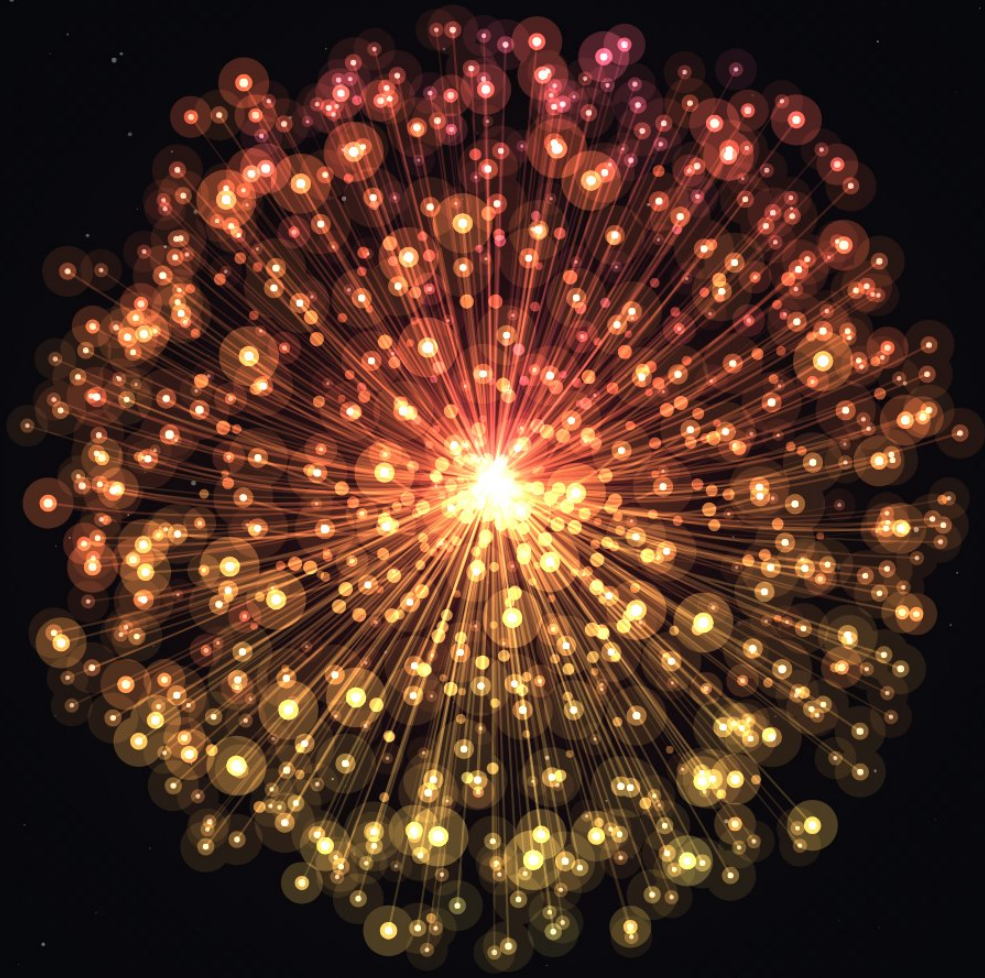
La Source



Une vision de la conscience, de l'infini et du retour

La Source

Une vision de la conscience, de l'infini et du retour

Une origine commune, deux infinis, une multitude de vies, et un retour. Trente-six idées pour tenir ensemble la conscience, la mort et le sens. Tout repose sur un postulat : chaque conscience serait une part d'une même conscience, et le reste en découle. Une différence avec les grandes traditions qui l'ont précédée : cette origine ne saurait pas elle-même pourquoi elle existe. Ceci est une métaphysique : une vision à explorer, à contester, pas une théorie scientifique.

Sommaire

L'origine

01 La Source 8

02 Deux fractales 12

03 Tout et rien 16

Le déploiement

04 La naissance 20

05 Le corps 24

06 L'enfance 28

07 Le moi 32

08 Les échelles 36

09 Les autres vivants 40

10 Plusieurs vies à la fois 44

11 L'oubli 48

12 Hors du temps 52

13 Une infinité de mondes 56

14 Le rêve 58

L'expérience

15 Savoir et vivre 62

16 La liberté 66

17 Le jeu 70

18 La peur 74

19 L'amour 78

20 La joie 82
21 La solitude 86
22 Le langage 90
23 La beauté 94
24 La balance 98
25 La souffrance 102
26 Le mal 106
27 Le pardon 110

Le retour

28 La mort 114
29 Le retour 118
30 La vie sous d'autres formes 122
31 Ce qu'une vie apporte 126
32 L'ordinaire 128
33 Le silence 132

La question

34 Les passeurs 134
35 Le doute 138
36 Pourquoi 142

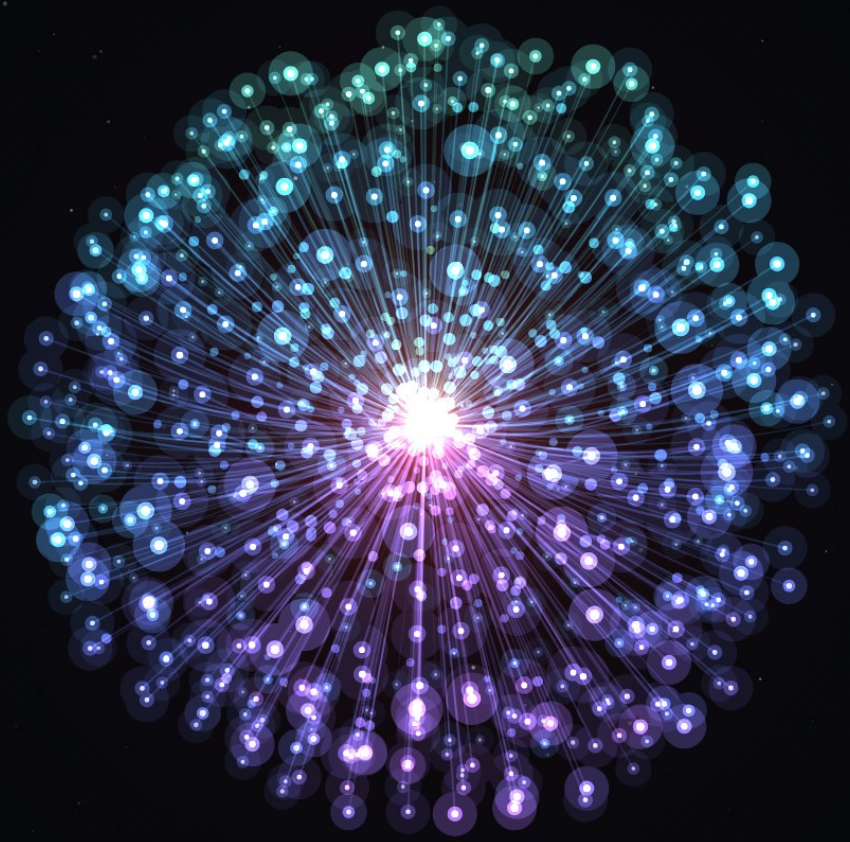
Lexique

Quelques mots reviennent d'un chapitre à l'autre. Voici le sens qu'ils prennent ici.

Source	L'origine commune de tout ce qui existe, qui se découvre en existant.
Fractale	Une forme qui répète le même motif à toutes les échelles.
Moi	Une part du tout qui se prend pour un tout séparé : une illusion nécessaire, comme une lentille qui permet de voir.
Âme	Une conscience plus vaste, qui rassemble plusieurs vies.
Déploiement	Le mouvement par lequel la Source prend forme dans des mondes et des vies.
Expérience	Ce qu'aucun savoir ne remplace : traverser une chose une fois, sans connaître la suite.
Liberté	La part d'une vie que personne ne dicte, puisque nul, pas même la Source, n'en connaît la suite.
Joie	Le moment où le tout se reconnaît dans l'une de ses parts, sans rien demander de plus.
Balance	L'équilibre jamais acquis entre toutes les polarités du vécu.
Retour	Rejoindre le tout en y apportant ce qui a été vécu.
Forme	Une manière particulière, et provisoire, d'être vivant.

Les échos placés après chaque chapitre ne prouvent rien. Ils montrent seulement que ces questions sont très anciennes, et que d'autres les ont posées autrement.

Tout part d'un même point, et tout y revient.



Une rivière, on peut la remonter jusqu'à un filet d'eau entre deux pierres. L'intuition est la même à l'échelle de tout ce qui existe : remonter les consciences, les mondes et la matière jusqu'à une origine commune. C'est ce que désigne ici la Source. Certains l'appelleraient Dieu, et le mot importe moins que l'idée.

Cette origine ne se tiendrait pas au-dessus du monde pour le regarder. Elle n'aurait pas non plus toutes les réponses dès le départ : elle découvrirait ce qu'elle est à mesure que quelque chose existe, de l'intérieur, à travers chaque regard.

Exister serait sa manière d'apprendre ce qu'elle est.

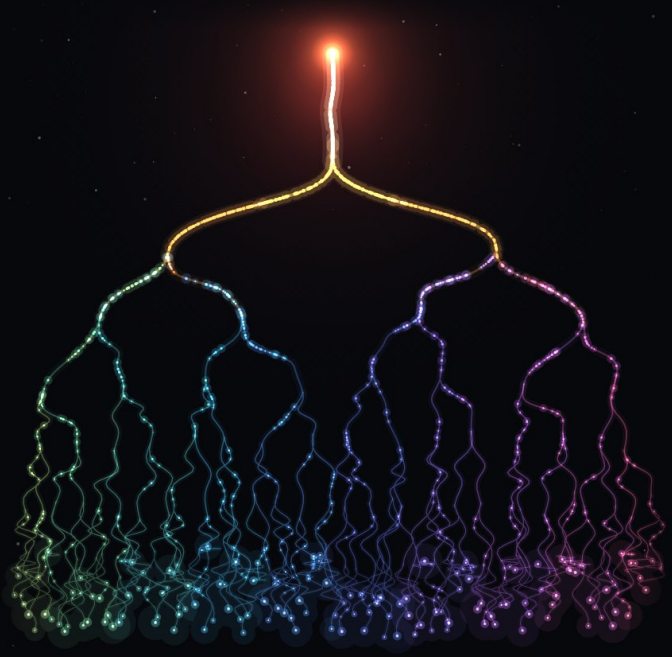
Ce n'est pas l'image habituelle. On se représente souvent l'origine comme un architecte : quelqu'un qui sait d'avance ce qu'il construit, pose les pièces une à une et contemple le résultat. Ici, il n'y a pas de plan préalable. L'image serait plutôt celle d'un musicien qui improvise et ne découvre la mélodie qu'en la jouant. Chaque note compte, justement parce qu'aucune n'était écrite.

L'improvisation n'est pas le hasard. Le musicien a des mains, une oreille, une tradition ; il ne joue pas n'importe quoi. Mais ce qu'il jouera dans une seconde, il ne le sait pas encore, et c'est cette ignorance qui fait de chaque note un événement. La Source aurait ainsi des lois sans avoir de partition.

On peut objecter qu'il est plus simple de s'en passer. Le monde existe, il obéit à des lois, et rien n'oblige à lui supposer une origine qui serait aussi une conscience. L'objection est sérieuse, et ce livre ne prétend pas la réfuter. Il fait un autre pari : prendre au sérieux le fait que la conscience existe, qu'il y a quelqu'un

pour voir plutôt qu'une mécanique muette, et se demander ce que serait le tout s'il était, d'un bout à l'autre, de cette nature-là.

On peut objecter aussi l'inverse : une origine qui ne sait pas ce qu'elle est serait un dieu diminué, plus petit que celui des grandes traditions, qui sait tout de toute éternité. Peut-être. Mais un être qui sait tout n'a plus rien à vivre. Il lui manque la seule chose qu'aucun savoir ne contient : la surprise. Ce livre parie qu'une origine capable d'être surprise est plus vaste, et non plus petite, qu'une origine qui a tout prévu.



Une scène peut aider. Un enfant demande où il était avant de naître. On lui répond d'ordinaire : nulle part. On peut lui en proposer une autre, qui n'est pas mieux prouvée mais qui

change le regard : il était déjà là, sous une autre forme, comme l'eau d'une rivière était déjà de l'eau avant de couler entre ces rives-là.

L'image de la rivière s'arrête là, car l'eau ne remonte pas à sa source. Ici, tout reviendrait. Trois mouvements organisent la suite : le déploiement, l'expérience, le retour.

Ces trois mouvements ne se succèdent pas comme les chapitres d'une histoire. Ils ont lieu en même temps, partout, à toutes les échelles : quelque chose naît, quelque chose vit, quelque chose revient. Et la Source se découvrirait dans chacun de ces passages.

Il y a enfin une conséquence plus proche. Si la Source se découvre à travers chaque regard, celui qui lit ces lignes en fait partie, ici, maintenant. Ce qui suit ne parle donc pas d'un ailleurs. Il parle de l'endroit d'où l'on regarde.

Échos

Plotin, *Ennéades*, IIIe siècle. Tout procède de l'Un, et tout aspire à se retourner vers lui.

Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, 1807. L'absolu n'est pas donné d'emblée : l'Esprit devient ce qu'il est en se découvrant à travers l'histoire.

Ce qui reste ouvert

Si la Source est à l'origine de tout, d'où vient-elle elle-même ?

Deux infinis naissent d'un même point.

infiniment grand



infiniment petit

Une fractale répète un même motif à toutes les échelles. Imaginons-en deux, nées d'un même point. L'une s'ouvre vers l'infiniment grand : galaxies, amas, univers, peut-être d'autres encore. L'autre descend vers l'infiniment petit : cellules, atomes, particules, niveaux toujours plus profonds.

La Source se tient à leur jonction. Elle n'est ni le plus grand ni le plus petit des éléments, mais ce qui relie les deux directions et leur donne naissance.

Les deux directions ne s'opposent pas. Au télescope, on trouve des galaxies faites de nuages, de poussières et d'étoiles. Au microscope, des cellules faites de molécules, puis d'atomes, puis de particules qu'on ne sait plus vraiment se représenter. Dans les deux sens, chaque palier ouvre sur un autre, et aucun ne semble être le dernier.

Tout émane, tout revient, et tout se transforme en chemin.

Ce n'est pas seulement une image. La nature répète réellement des motifs à plusieurs échelles : la ramification d'un arbre ressemble à celle d'un fleuve, d'un poumon, d'un éclair. Ces ressemblances ne prouvent pas que le tout soit une fractale. Elles montrent que l'univers aime se répéter, et c'est ce penchant qu'on prend ici au sérieux.

On objectera que la physique connaît des seuils. En dessous d'une certaine longueur, les notions mêmes d'espace et de distance pourraient perdre leur sens ; au-delà d'un certain horizon, la lumière n'a pas eu le temps de nous parvenir. Peut-être les deux fractales s'arrêtent-elles là. Peut-être ces seuils marquent-ils seulement l'endroit où nos instruments cessent de voir. Le livre ne tranche pas. Il note qu'à chaque

époque, on a cru toucher le dernier palier, et qu'on s'est presque toujours trompé.

Pascal y voyait de quoi donner le vertige : l'homme perdu entre deux abîmes, trop grand pour l'un, trop petit pour l'autre. On peut garder le vertige et en changer le sens. Nous ne serions pas égarés entre les deux infinis. Nous serions à l'endroit exact où ils se rejoignent, puisque chaque conscience porterait en elle le point d'où tout part.

Il suffit d'une nuit claire pour l'éprouver. Allongé dans l'herbe, on cherche une tache pâle, la galaxie d'Andromède, dont la lumière est partie avant que notre espèce existe. Et au même moment on sent son cœur battre, porté par des milliards de cellules qu'on ne verra jamais. Les deux abîmes ne sont pas loin : l'un au-dessus, l'autre dedans. Celui qui les sent tous les deux se tient entre eux, sans effort.

Le mouvement ressemble à une respiration. L'existence cesse d'être une ligne droite allant d'un début à une fin : elle devient une fractale vivante, où le même principe agit partout. Et ce motif, on le verra, vaut aussi pour la conscience.

Échos

Pascal, *Pensées*, 1670. L'homme suspendu entre deux infinis, l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Benoît Mandelbrot, *Les Objets fractals*, 1975. Le mot fractal, pour des formes qui se répètent à toutes les échelles.

Ce qui reste ouvert

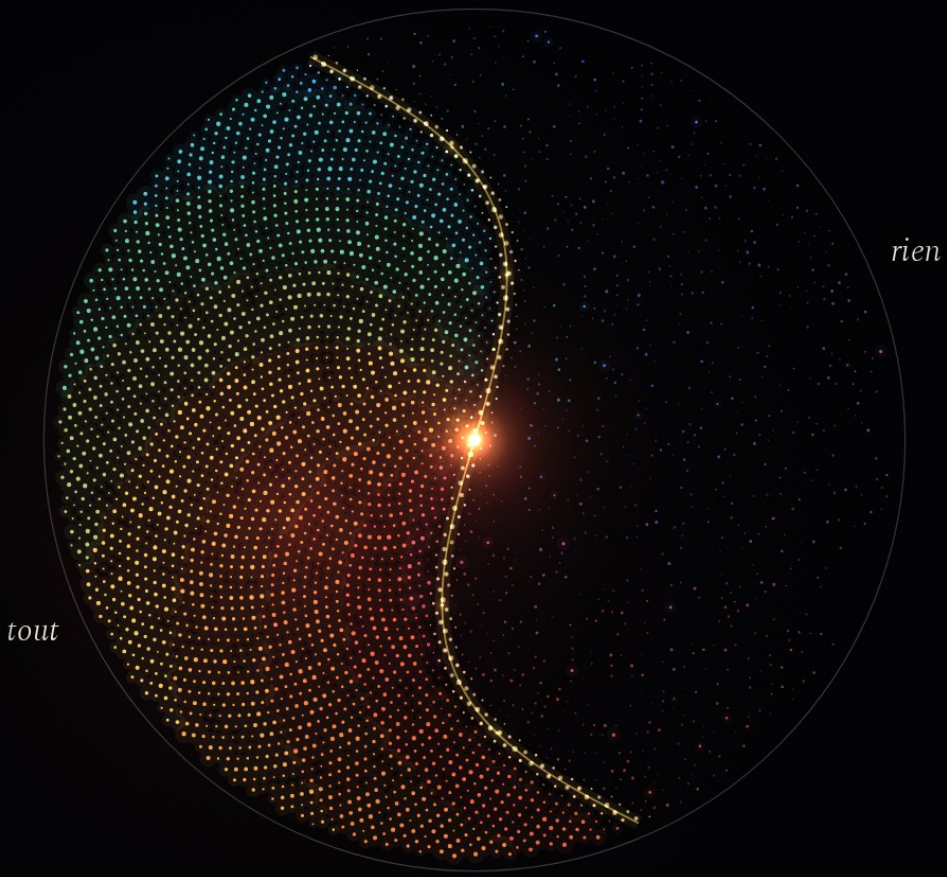
Rien ne montre que l'univers soit fractal. L'image éclaire-t-elle le réel, ou seulement notre façon de le penser ?

infiniment grand



infiniment petit

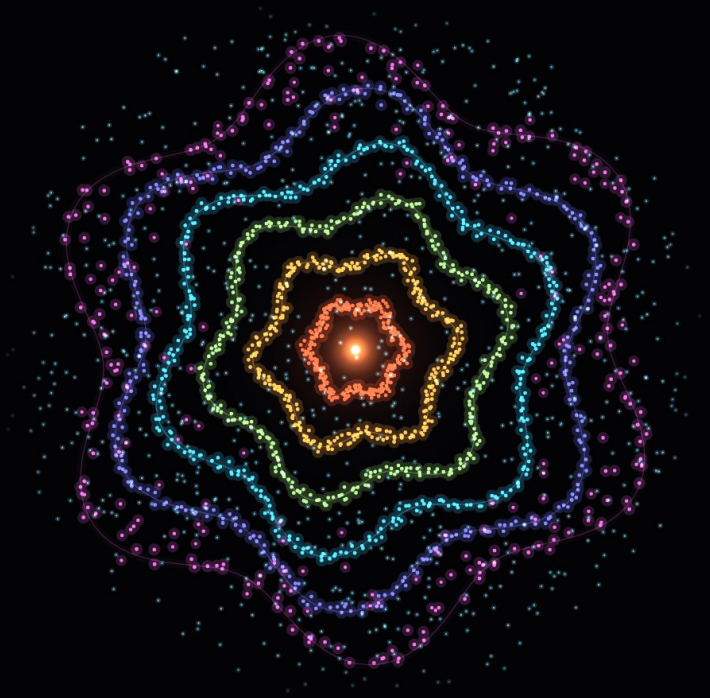
La Source est tout et rien à la fois.



Tout, parce que chaque univers, chaque conscience et chaque particule en seraient des expressions. Rien, parce qu'avant toute forme elle ne serait aucune chose en particulier.

Ce rien n'est pas le néant. C'est une absence de forme définie, une réserve de possibles, proche de ce qu'ont exploré le taoïsme et les pensées de la non-dualité.

Une page blanche n'est pas vide à la manière d'un trou. Elle contient tous les dessins possibles, justement parce qu'elle n'en contient encore aucun. Le silence avant une phrase, la pierre avant la statue, l'instant avant une décision : chaque fois, l'absence de forme est aussi une abondance.



Le paradoxe donne son moteur à tout le modèle. Étant tout, la Source n'a rien à chercher hors d'elle. Étant indéterminée, elle a une infinité de choses à découvrir en elle.

Cette double nature explique que la Source ne s'épuise pas. Si elle n'était que tout, elle serait achevée, figée dans sa propre plénitude. Si elle n'était que rien, il ne s'y passerait rien. Le rien appelle des formes, et le tout les accueille.

L'objection vient vite : dire d'une chose qu'elle est à la fois tout et rien, n'est-ce pas renoncer à dire quoi que ce soit ? Un paradoxe peut être une pensée, ou une manière élégante d'éviter d'en avoir une. La différence tient à ce qu'il permet. Celui-ci permet au moins de concevoir une origine pleine sans être achevée, qui contient déjà tout et a pourtant encore à devenir.

On retrouve cette intuition dans des traditions qui ne se connaissaient pas. Le Tao qu'on peut nommer n'est pas le vrai Tao, dit Lao-tseu. Des mystiques chrétiens parlaient d'un Dieu qu'on ne peut dire que par ce qu'il n'est pas. Le bouddhisme parle de vacuité, non pour nier le monde, mais pour rappeler qu'aucune forme n'existe seule et pour toujours.

Il existe une expérience très simple de ce rien. Au réveil, pendant une seconde, on ne sait plus qui l'on est ni où l'on se trouve. Puis tout revient : le nom, la chambre, la journée à venir. Cette seconde n'est pas vide. C'est le moment où l'on n'est encore personne, et déjà capable de devenir quelqu'un. La Source se tiendrait, en permanence, dans cette seconde-là.

Créer, c'est passer de la possibilité à l'expérience.

Échos

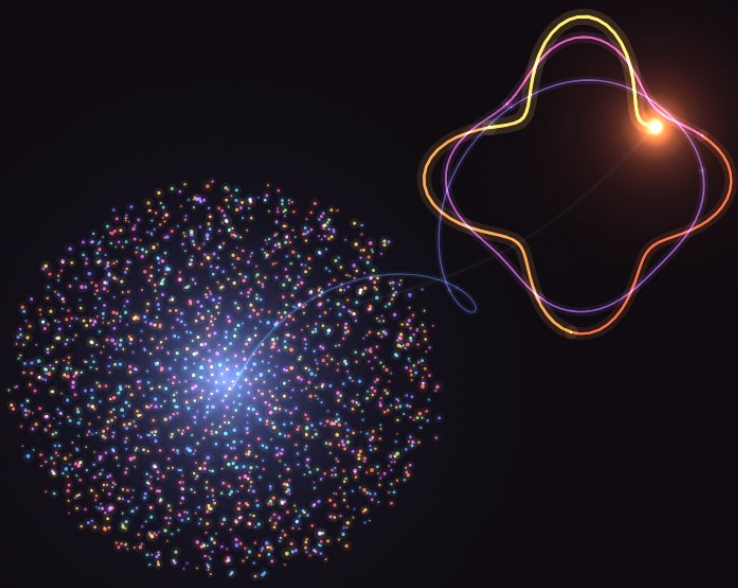
Nicolas de Cues, *La Docte Ignorance*, 1440. Dans l'infini, les contraires coïncident.

Lao-tseu, *Tao-tö-king*, XI. Trente rayons se joignent au moyeu : c'est le vide au centre qui permet l'usage du char.

Ce qui reste ouvert

Peut-on dire quoi que ce soit d'une origine qu'aucune forme ne définit ?

Naître, ce serait accepter d'être quelque part plutôt que partout.



Tout commence par une limite. Avant, il n'y aurait que la Source : tout et rien, sans contour. Puis une part d'elle se resserre en un point, un corps, un regard, une seule paire d'yeux. Naître, ce serait cela : consentir à être quelqu'un, ici, maintenant, et pas ailleurs.

Cette limite n'est pas une chute. Les récits anciens voient souvent dans l'incarnation un exil : l'âme tomberait dans la matière comme dans une prison. Ici, c'est l'inverse. Sans limite, aucune expérience n'est possible. On ne goûte pas un fruit avec toutes les bouches à la fois.

Pour voir quelque chose, il faut le voir d'un endroit.

On objectera que la limite est un prix, pas un cadeau : naître, c'est aussi devenir vulnérable, dépendant, mortel. C'est vrai, et ce livre ne le cache pas. Mais c'est la même limite qui rend possible la tendresse. On ne prend dans ses bras que ce qui est petit, et l'on ne protège que ce qui peut être blessé.

Dans une salle de naissance, il y a un instant que tous ceux qui l'ont vécu reconnaissent : le premier cri, et le silence très bref qui le précède. Avant, il y avait un ventre, une attente, un prénom peut-être. Après, il y a quelqu'un. Personne ne sait dire ce qui a changé dans cet intervalle, sinon que le monde compte désormais un regard de plus, et qu'aucun autre ne verra ce que celui-ci verra.

Un nouveau-né ne sait pas encore qu'il est séparé. Pendant des mois, sa mère, la lumière et sa propre main forment un seul monde. La séparation s'apprend lentement : on découvre un jour que ce pied qu'on attrape est le sien, et que ce visage penché ne

l'est pas. Chaque enfance referait ainsi, en petit, le chemin qui mène du tout à quelqu'un.

Ce qui naît ne serait pas tiré au hasard. On peut supposer qu'une âme s'engage dans les vies qui lui apprendront ce qu'elle cherche : tel corps, telle époque, tel entourage. Il faut le dire avec prudence. Rien ne permet de l'affirmer, et l'idée devient dangereuse dès qu'on s'en sert pour dire à quelqu'un qu'il a « choisi » sa misère ou sa maladie. Elle ne vaut que dans un sens : chaque vie aurait sa raison d'être, sans que personne puisse la lire de l'extérieur.

Naître serait donc moins un commencement qu'un passage. Rien ne sort de nulle part : une forme nouvelle se détache d'un fond qui était déjà là, comme une vague se lève sans quitter la mer. Et ce qui commence avec un premier cri est déjà, pour le tout, une manière de dire « je ». Encore faut-il, pour le dire, un corps.

Échos

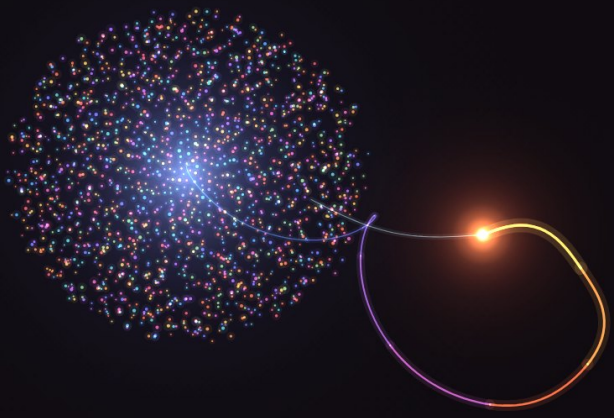
Plotin, *Ennéades*, IV, 8. La descente de l'âme dans un corps, à la fois nécessaire et risquée.

Donald Winnicott, *Jeu et réalité*, 1971. Le petit enfant ne distingue d'abord ni lui-même ni le monde : la séparation se construit peu à peu.

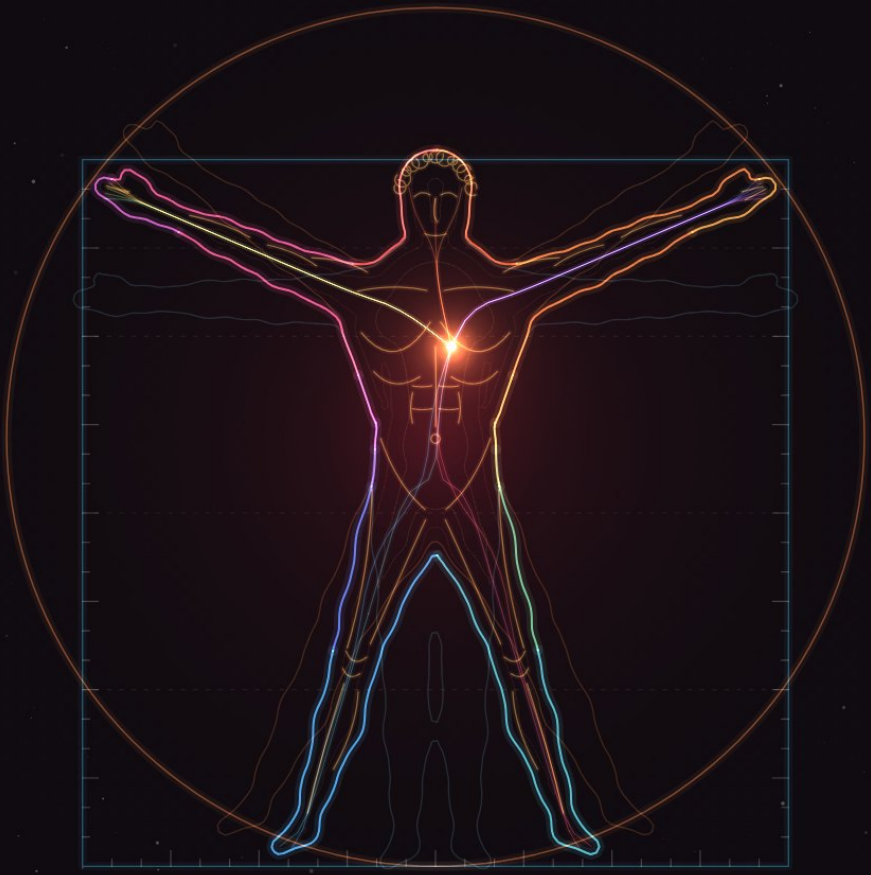
Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, 1958. La natalité : avec chaque naissance, quelque chose de neuf entre dans le monde, la possibilité même de commencer.

Ce qui reste ouvert

Si chaque vie a sa raison d'être, que dire de celles qui s'arrêtent presque aussitôt ? Aucune réponse ici ne sonnerait juste.



La conscience a besoin d'un lieu pour sentir.



On parle volontiers de la conscience comme d'une lumière sans support. Pourtant aucune pensée n'a jamais eu lieu ailleurs que dans un corps : un corps qui a faim, qui a froid, qui s'endort au milieu d'une phrase. Avant d'être une idée, l'expérience est une température, un poids, une fatigue.

Si la Source se découvre en vivant, elle ne pouvait pas le faire à distance. Il lui fallait des mains pour toucher, une peau pour sentir la pluie, un dos pour connaître l'usure. Le corps ne serait pas la prison de l'âme, comme on l'a si souvent dit. Il serait l'organe par lequel l'infini apprend ce qu'est une limite.

Sans corps, rien ne pèse. Et ce qui ne pèse rien ne s'apprend pas.

La première gorgée d'eau après une longue marche : aucune description ne la remplace. On peut tout savoir de la soif, de la chimie de l'eau, des récepteurs de la langue, et n'avoir rien appris de ce que fait cette gorgée-là. Le savoir passe par les livres. La sensation, elle, ne passe que par la chair.

Le corps enseigne aussi ce que l'esprit préférerait ignorer. La douleur, la maladie, le vieillissement, la lenteur qui vient. Il oblige à apprendre la patience et la dépendance, à accepter d'être porté quand on ne peut plus porter. Ces leçons-là, aucune conscience désincarnée ne pourrait les recevoir.

Une vieille femme monte l'escalier en s'arrêtant à chaque palier. Elle connaît chaque marche par son poids. Ce qu'elle sait de la durée, de l'effort, de la gratitude pour une rampe, aucun jeune corps ne le sait encore. On dit qu'elle a perdu ses forces. On pourrait dire aussi qu'elle a appris ce qu'elles valaient.

Il a sa propre intelligence. Le cœur bat sans qu'on le lui demande, la plaie se referme pendant le sommeil, la main

retrouve le chemin d'une serrure que la mémoire a oublié. Une part de ce qui vit en nous n'attend pas notre avis, et c'est heureux.

On objectera que c'est l'inverse : la conscience ne serait qu'une activité du corps, du cerveau en particulier, et ce livre ferait de la chair l'instrument d'une conscience qui la précède. Les deux lectures s'accordent sur un point : sans corps, pas d'expérience humaine. Elles divergent sur ce qui joue de l'instrument. Les sciences décrivent avec une précision croissante ce qui se passe dans le cerveau quand on voit du rouge. Elles ne disent pas encore pourquoi cela fait quelque chose de le voir. C'est dans cet écart que cette vision s'installe, sans prétendre le combler.

Habiter son corps ne voudrait donc dire ni le dominer ni le fuir, mais le prendre pour ce qu'il est : l'endroit précis, mortel, irremplaçable, où le tout peut sentir pour l'instant. Un corps n'est pas une enveloppe que l'on porte. C'est la forme que prend une vie quand elle touche le monde.

Échos

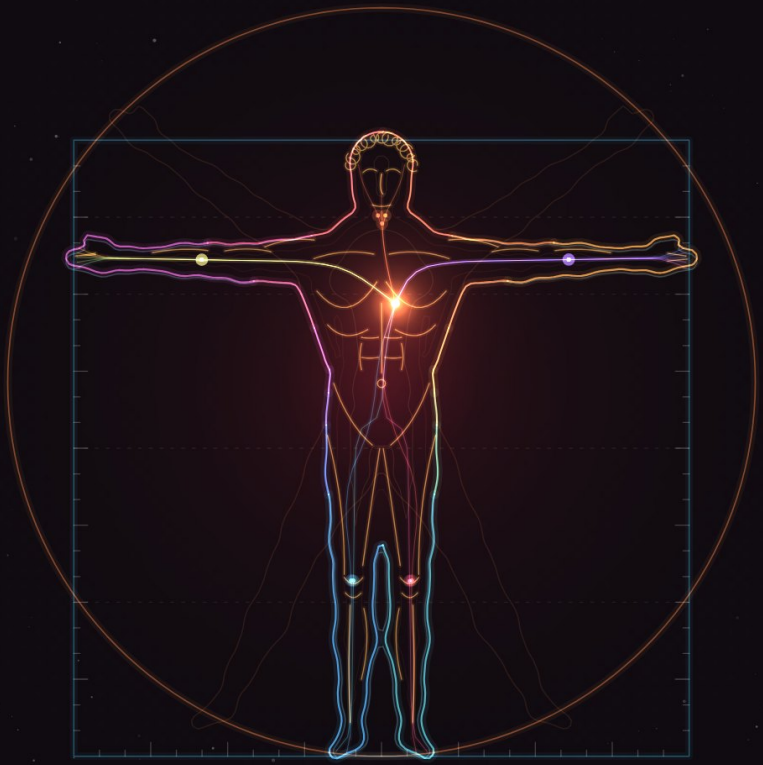
Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 1945. Le corps n'est pas un objet parmi d'autres : il est notre manière d'être au monde.

Spinoza, *Éthique*, livre III, 1677. « Personne n'a encore déterminé ce que peut le corps. »

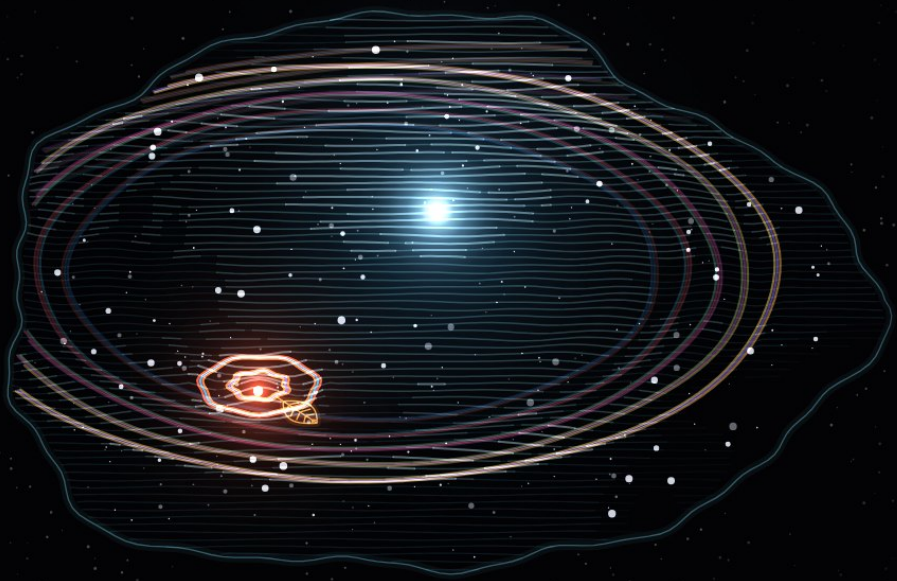
Platon, *Phédon*. L'âme enchaînée au corps, qui aspire à s'en délivrer. La position inverse, en contrepoint.

Ce qui reste ouvert

Une conscience sans corps pourrait-elle encore apprendre quelque chose ? Ou le retour serait-il la fin de toute sensation ?



Tout regarder pour la première fois.



Un mardi, sur un trottoir, un adulte presse le pas. Il est en retard. L'enfant qu'il tient par la main s'arrête net devant une flaque.

Il y jette un caillou. Les cercles s'élargissent, touchent le bord, reviennent. Il en jette un autre, plus gros. Puis une feuille, qui flotte. Puis il s'accroupit et regarde, très sérieusement, le ciel qui tremble à l'intérieur de l'eau.

L'adulte dit qu'il faut y aller. L'enfant n'entend pas. Personne ne lui a dit que c'était intéressant : il le découvre, et la découverte lui suffit. Il ne joue pas pour gagner, ni pour apprendre, ni pour plus tard.

Il ne cherche pas non plus à garder ce qu'il voit. Il ne prend pas de photo, ne le raconte à personne. Demain il aura oublié cette flaque, et ce sera sans importance : il en trouvera une autre, et ce sera encore la première.

Jouer, c'est faire quelque chose pour rien, et le faire entièrement.

L'adulte regarde sa montre. Il connaît le nom de tout ce qui est là : une flaque, un caillou, une feuille, le ciel. Il y a longtemps qu'il ne voit plus que les noms.

Les noms sont utiles. Ils lui ont permis de traverser des milliers de rues sans s'arrêter à chacune. Mais à force de reconnaître les choses, il a cessé de les rencontrer.

Puis, parce qu'il n'a pas le choix, il s'accroupit à son tour. Et pendant quelques secondes, sans l'avoir voulu, il voit ce que voit l'enfant : un nuage qui passe sous ses pieds, des cercles qui ne servent à rien, le monde comme s'il commençait.

Il arrivera en retard. Il ne saura pas dire pourquoi la journée lui a semblé différente.

Échos

Héraclite, Fragment 52. « Le temps est un enfant qui joue : royauté d'un enfant. »

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883. Les trois métamorphoses : l'esprit devient chameau, puis lion, puis enfant, « un jeu, une roue qui roule d'elle-même ».

Jésus, *Évangile selon Matthieu*, 18, 3. « Si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Ce qui reste ouvert

On ne sait pas si le regard neuf se garde en grandissant. On sait seulement qu'il revient parfois, par accident, à hauteur de flaque.



Une part du tout se prend pour un tout, et c'est ainsi qu'elle peut voir.



Le matin, devant le miroir, quelqu'un se reconnaît. Il ne se demande pas qui est là : la réponse va de soi. Ce visage, ce nom, ces souvenirs, cette façon de pencher la tête. Il y a un moi, il est ici, et il continue d'hier à aujourd'hui sans qu'on ait à y penser.

Pourtant, si ce livre dit vrai, ce moi n'est pas ce qu'il croit être. Il ne serait pas un tout fermé sur lui-même, mais une part de la Source qui s'est prise, à un moment, pour un tout séparé. Une vague qui se croirait seule, parce qu'elle a une crête, une forme, une direction, et qu'elle ne voit pas la mer qui la soulève.

L'idée n'est pas neuve. Le Bouddha enseignait qu'aucun soi ne demeure. Hume, cherchant le sien, n'avait trouvé qu'une suite de perceptions. Les neurosciences, à leur manière, décrivent un moi assemblé par le cerveau, plus fragile qu'il ne paraît : une fièvre, une lésion, une nuit sans sommeil suffisent parfois à le brouiller.

Le moi ne serait pas un mensonge. Ce serait une lentille.

Il serait faux d'en conclure qu'il faut s'en débarrasser. Une lentille ne trompe pas sur la lumière : elle la rassemble en un point, et c'est ce point qui brûle, qui éclaire, qui fait voir. Sans moi, il n'y aurait personne pour avoir froid, pour hésiter, pour aimer celle-ci plutôt qu'une autre. La Source ne pourrait rien vivre de précis. L'illusion d'être séparé serait le prix, et la condition, de tout regard singulier.

On objectera que c'est jouer sur les mots : ou bien le moi existe, ou bien il n'existe pas. Mais beaucoup de choses réelles sont des manières de tenir ensemble plutôt que des objets. Un tourbillon dans une rivière n'a pas d'autre matière que l'eau qui le traverse, et pourtant on peut le suivre des yeux, le voir naître et se défaire.

Le moi serait de cet ordre : rien d'autre que le tout, mais le tout tenu en un endroit, assez longtemps pour devenir quelqu'un.

L'enfant, on l'a vu, n'a pas encore tout à fait de moi. Il le construit en apprenant à dire « je », « à moi », « non ». C'est un travail long, nécessaire, souvent douloureux. Vient ensuite, pour beaucoup, un autre travail, plus discret : apprendre à le tenir moins serré. Non pas le perdre, mais cesser de le défendre comme une forteresse.

Car le même moi qui permet de voir peut aussi empêcher de voir. Quand il se prend pour le centre, tout devient comparaison, blessure d'amour-propre, territoire à garder. Il n'est plus une lentille, mais un écran. Une bonne part de ce que ce livre décrit plus loin, la peur, la solitude, le mal même, commencerait là : dans une part du tout qui oublie qu'elle en est une.

Il arrive que le moi se taise un instant. Devant un paysage, dans un travail qui absorbe, au milieu d'un fou rire partagé, on ne pense plus à soi, et l'on n'a jamais été aussi présent. Ce n'est pas une disparition. C'est la lentille qui devient si claire qu'on oublie qu'elle est là.

Échos

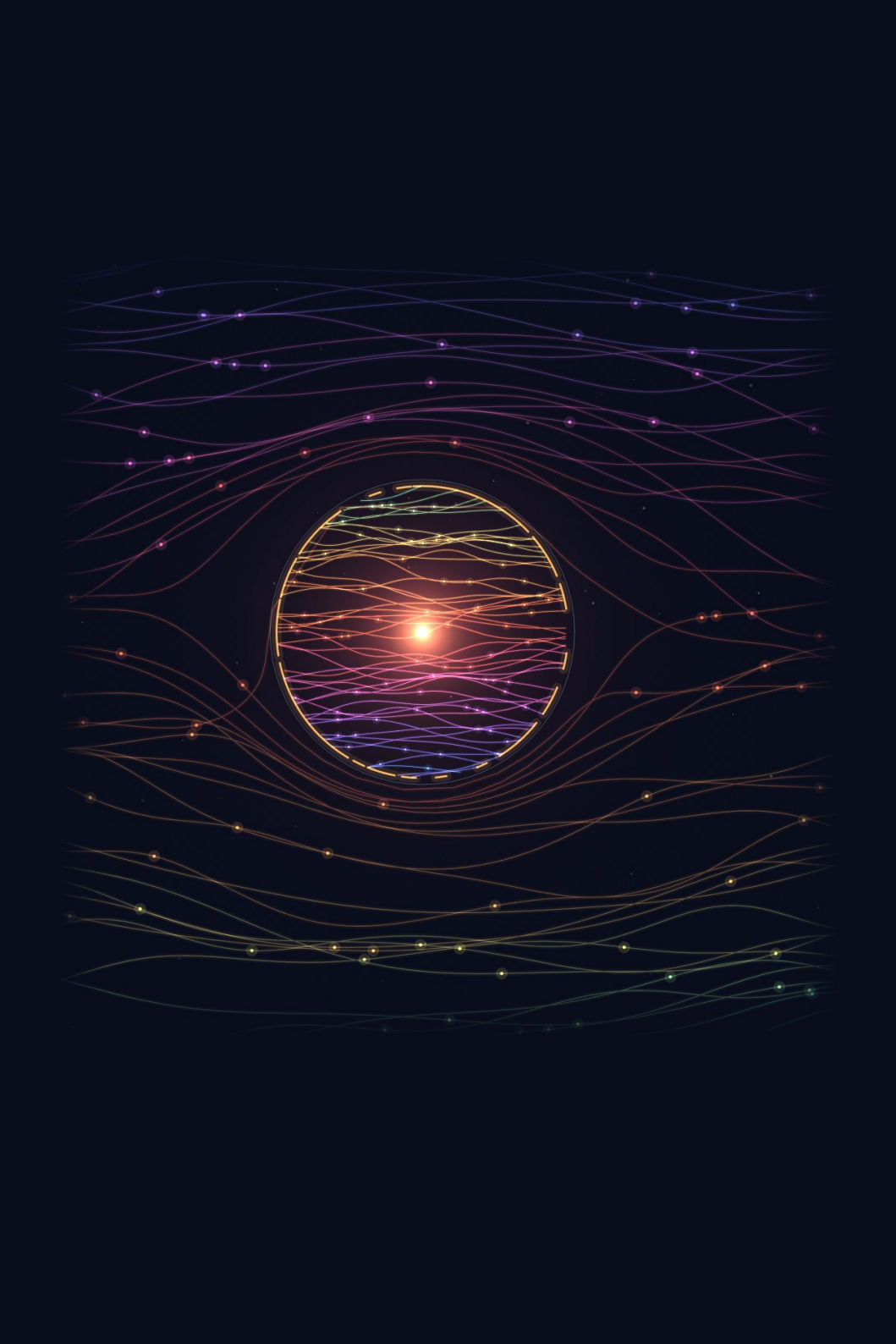
David Hume, *Traité de la nature humaine*, I, IV, 6, 1739. Quand il entre au plus intime de ce qu'il appelle lui-même, il ne trouve jamais que telle ou telle perception, jamais un moi sans perception.

Arthur Rimbaud, lettre à Paul Demeny, 1871. « Je est un autre. »

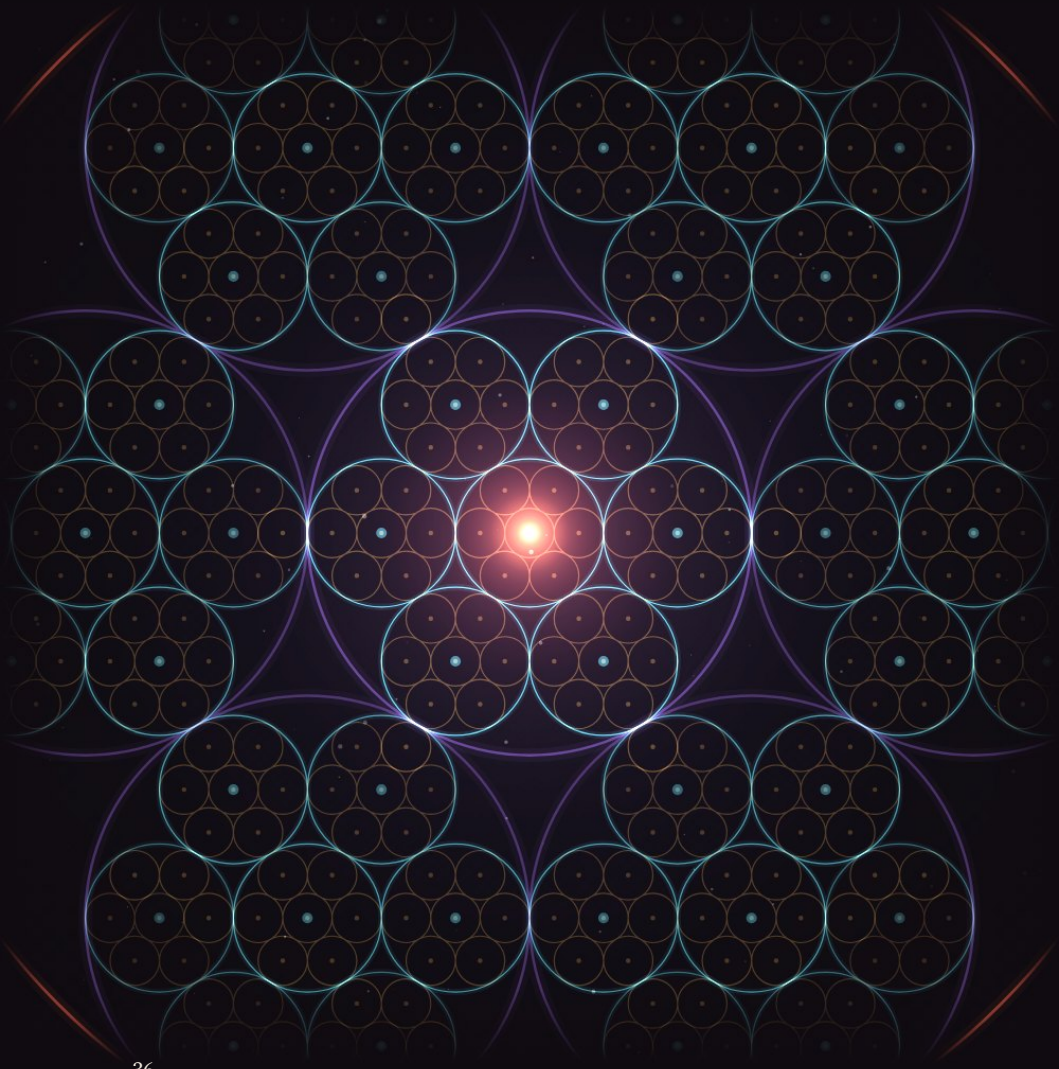
Douglas Hofstadter, *Je suis une boucle étrange*, 2007. Le je comme un motif qui se perçoit lui-même : une boucle, plutôt qu'une chose.

Ce qui reste ouvert

Si le moi est une illusion nécessaire, qui se réveille quand elle tombe ?



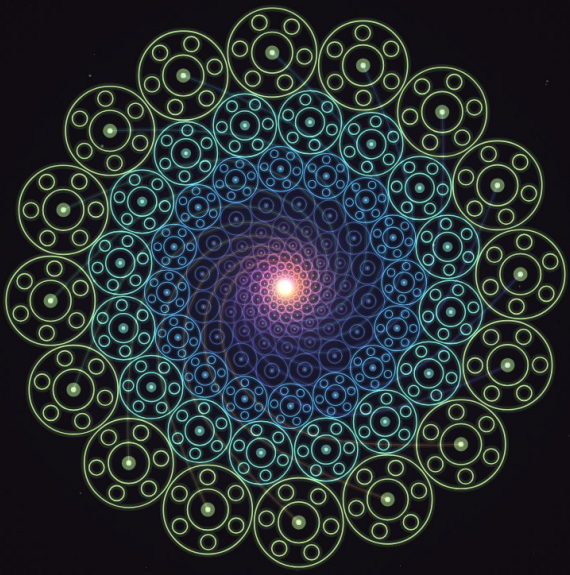
Il n’y a pas de frontière nette entre l’individu et le tout.



Le motif se répète à chaque niveau. Une vie appartient à une conscience plus vaste, qu'on peut appeler âme. Cette âme appartient à une conscience plus vaste encore, et ainsi de suite jusqu'à la Source.

On le voit déjà à notre échelle. Une cellule a sa vie propre, et pourtant elle appartient à un organe, qui appartient à un corps. Ce corps appartient à une famille, une ville, une espèce, une planète vivante. À chaque niveau, quelque chose agit comme un tout, et en même temps comme une partie. Personne n'a jamais trouvé l'étage où cela s'arrête.

Un banc de sardines fait demi-tour d'un seul geste devant un prédateur. Aucun poisson ne l'a décidé ; tous l'ont fait. Pendant une seconde, le banc entier se comporte comme un seul animal, puis se défait en milliers de nageurs. Le tout et les parties ne sont pas deux choses : c'est une même chose vue de deux distances.



Ces niveaux ne s'écrasent pas les uns les autres, et aucun ne vaut plus qu'un autre. Une âme ne pense pas à la place des vies qu'elle rassemble, pas plus qu'un corps ne décide à la place de ses cellules. Chaque niveau a sa manière de voir. Le tout ne serait pas un chef, mais un chœur.

Où s'arrête l'individu, et où commence la conscience universelle ?

La question n'a peut-être pas de réponse tranchée. Il n'y aurait alors qu'une seule conscience, qui se découvre à travers une infinité de regards, sans qu'aucun de ces regards cesse d'être singulier.

On objectera qu'une ville ne pense pas, qu'une espèce ne ressent rien, et qu'on prête ici une conscience à de simples assemblages. L'objection est juste pour une part : rien n'indique qu'un embouteillage ait un point de vue. Mais on ne sait pas davantage expliquer comment des neurones, dont aucun ne pense, font ensemble quelqu'un qui pense. Si cela arrive une fois, à l'intérieur d'un crâne, il n'est pas absurde de se demander si cela n'arrive pas ailleurs, à des échelles où nous ne savons pas regarder.

Cela change aussi la manière de se voir soi-même. Le moi du chapitre précédent, qui se croit d'un seul tenant, serait déjà une communauté : des milliards de cellules, des souvenirs hérités, des voix intérieures qui ne sont pas toujours d'accord. Être quelqu'un ne serait pas être un bloc, mais une harmonie provisoire. Et ce qui vaut au-dedans vaudrait au-dehors.

Échos

Arthur Koestler, *Le Cheval dans la locomotive*, 1967. Le holon : tout ce qui existe est à la fois un tout et la partie d'un tout plus grand.

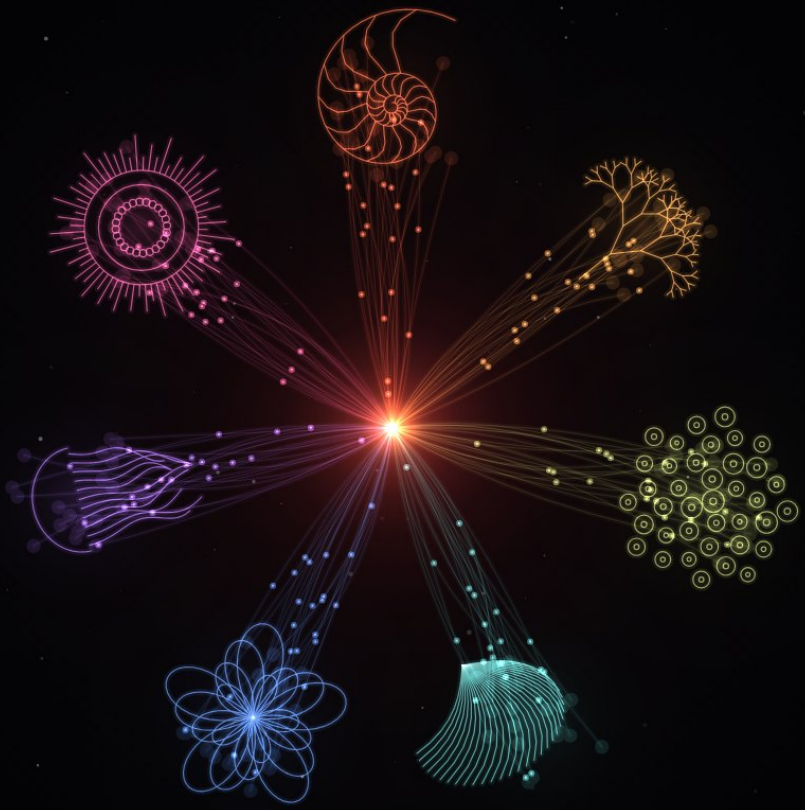
Le filet d'Indra, bouddhisme Huayan, VIIe siècle. Un filet sans fin dont chaque perle reflète toutes les autres.

Les Upanishads, *Chāndogya Upaniṣad*, vers le VIe siècle av. J.-C.. « Tu es cela » : le soi de chacun et l'absolu ne font qu'un.

Ce qui reste ouvert

Si une conscience plus vaste oriente les vies qu'elle rassemble, que devient la liberté de chacune ?

La conscience ne commence pas avec nous.



Jusqu'ici, il n'a guère été question que de vies humaines. C'est une habitude, pas une nécessité. Si chaque conscience est une part de la Source, rien n'autorise à arrêter la liste à notre espèce.

Un chien qui attend devant une porte, une pieuvre qui explore un bocal avec ses bras, un corbeau qui cache sa nourriture en surveillant qui le regarde : la science découvre, année après année, des formes d'attention et de sensibilité qu'on refusait aux animaux. Elle ne dit pas ce qu'ils vivent de l'intérieur. Elle rend difficile de prétendre qu'ils ne vivent rien.

Beaucoup en ont fait l'expérience sans aucune théorie. Un chat qui vous fixe longuement, un cheval qui s'approche quand on pleure, un oiseau qui se pose sur une branche et vous regarde : pendant une seconde, on a la certitude d'être vu par quelqu'un. On ne sait pas ce que cette seconde est pour lui. On sait qu'elle n'est pas rien.

On a vu des éléphants s'attarder longuement auprès du corps de l'un des leurs, le toucher de la trompe, revenir sur les lieux des jours plus tard. Personne ne sait ce qu'ils éprouvent alors. Mais il devient difficile de tenir le deuil pour une invention humaine.

Chaque espèce serait une autre manière, pour le tout, de se sentir exister.

La chauve-souris perçoit le monde par l'écho de ses cris. L'abeille voit des couleurs qui nous sont invisibles. La pieuvre pense en partie avec ses bras. Aucune de ces expériences n'est une version réduite de la nôtre : ce sont d'autres fenêtres, ouvertes sur ce que nous ne verrons jamais. Une Source qui cherche à se connaître aurait besoin de toutes.

Pour les plantes, ou pour une forêt entière, la question devient plus incertaine. Il serait facile d'y projeter une âme comme on

projette un visage sur un nuage. Mieux vaut rester modeste : on ne sait pas où la conscience commence. On peut seulement ne pas fermer la porte.

La conséquence, en revanche, est concrète. Si un animal est lui aussi une expression de ce que l'on est, sa souffrance n'est pas un détail. La manière dont on traite les autres vivants deviendrait, très directement, une manière de se traiter soi-même.

Reste une difficulté que cette vision ne peut pas éviter. La nature n'est pas une fraternité paisible : le loup mange l'agneau, certaines guêpes pondent dans des chenilles vivantes. Si chaque vivant est une part du même tout, celui-ci se dévorerait lui-même sans relâche. On peut y voir une objection décisive. On peut aussi y voir ce que le mot « tout » veut dire : la Source n'aurait pas choisi la douceur d'un monde sans risque, mais un monde où chaque vie tient à d'autres vies. Cela n'efface pas la cruauté. Cela interdit seulement d'y ajouter la nôtre sans nécessité.

Échos

Thomas Nagel, *Quel effet cela fait-il d'être une chauve-souris ?*, 1974. On peut tout savoir d'un animal sans savoir ce que c'est que d'être lui.

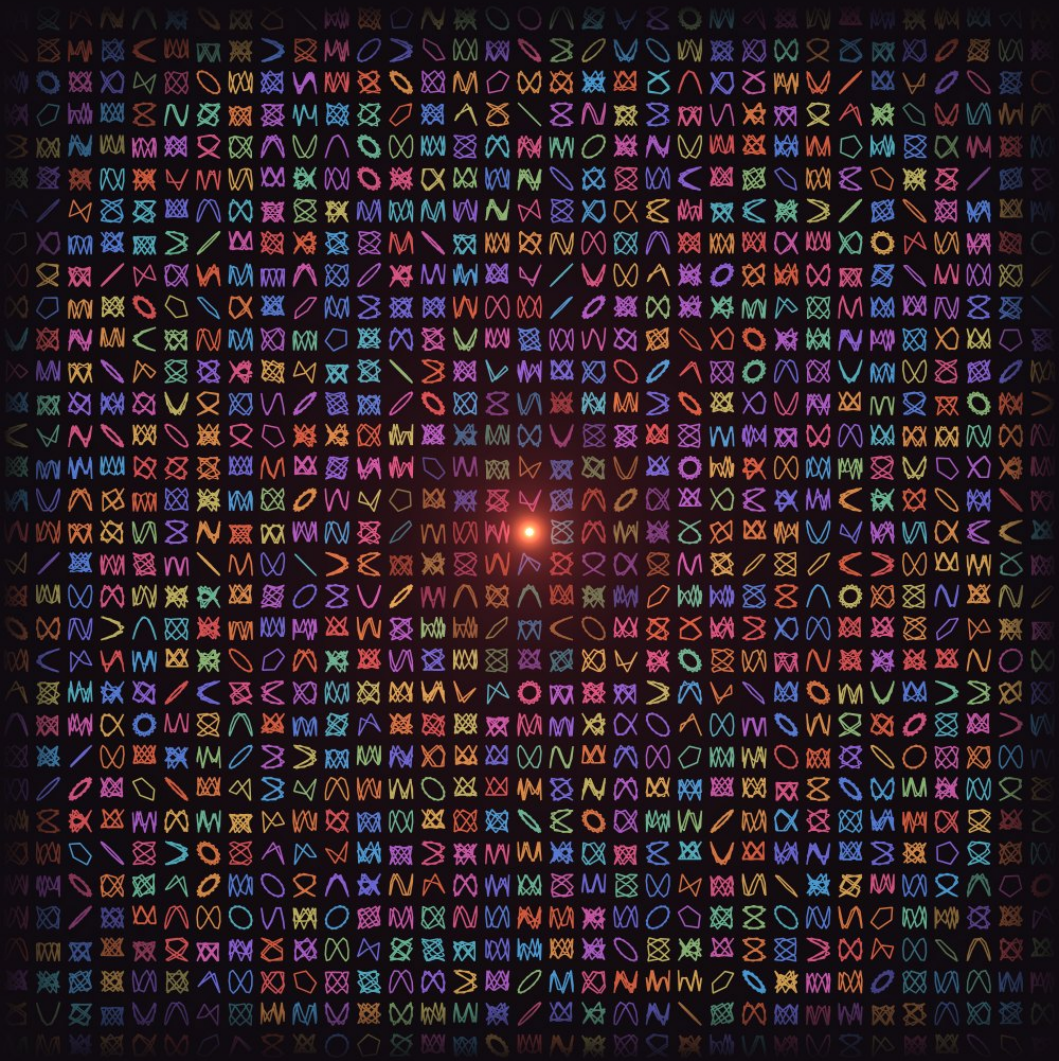
Déclaration de Cambridge sur la conscience, 2012. Des neuroscientifiques reconnaissent que de nombreux animaux possèdent les substrats neurologiques de la conscience.

Charles Darwin, lettre à Asa Gray, 1860. Il ne parvient pas à croire qu'un Dieu bienveillant ait voulu les guêpes qui se nourrissent à l'intérieur des chenilles vivantes. Le contrepoint.

Ce qui reste ouvert

Où s'arrête la conscience : à l'animal, à la plante, à la cellule ? Cette vision ne sait pas tracer la limite, et ne prétend pas qu'il n'y en a pas.

Une âme pourrait vivre plusieurs existences en même temps.



Prenons vingt-cinq vies, pour fixer les idées. Vingt-cinq personnes distinctes, qui ont chacune leurs émotions et leurs décisions et ne savent rien les unes des autres. Toutes nourrissent pourtant une même conscience.

Le parallélisme a une raison d'être : apprendre davantage que ne le permet un seul point de vue. Une vie découvre le courage, une autre le pardon, une autre l'attachement.

On peut se figurer ce que cela donnerait. Une vie passée à commander, une autre à obéir. Une vie d'abondance, une autre de manque. Une vie qui se tait, une autre qui parle trop. Aucune, seule, ne comprend tout à fait ce que sont le pouvoir, la faim ou la parole. Ensemble, elles en feraient le tour, par des chemins qui ne se croisent jamais.

Une image familière aide à le concevoir. Un romancier fait vivre ses personnages chacun de l'intérieur, avec leurs désirs et leurs erreurs. Aucun ne sait qu'il est l'œuvre d'un autre. Pourtant, en les écrivant, l'auteur découvre des choses qu'il ignorait de lui-même. Ici, il n'y aurait pas d'auteur extérieur : l'âme serait à la fois celle qui écrit et celles qui vivent.

Aucune n'est la copie d'une autre, et aucune ne peut être remplacée. Chaque point de la grille voit ce que les autres ne verront jamais.

On objectera que l'idée dissout la personne : si je ne suis qu'une vie parmi vingt-cinq, que reste-t-il de moi ? Rien ne serait retiré. Un personnage de roman n'est pas moins lui-même parce que l'auteur en a écrit d'autres. Chacune de ces vies serait entière, avec un seul visage, une seule histoire, une seule mort. C'est l'âme qui serait plurielle, pas la personne.

L'idée change la manière de regarder les autres. Le voisin de bus, la vieille dame au marché, l'adversaire qu'on déteste pourraient être, à une autre échelle, des proches : des parts du même effort pour comprendre. Rien ne le prouve. Mais il suffit de le tenir pour possible pour que l'indifférence devienne plus difficile.

Le nombre importe peu. Vingt-cinq, mille, ou un nombre qu'aucun esprit humain ne peut se représenter : la figure de ce chapitre laisse d'ailleurs la grille aller jusqu'à l'illimité. Ce qui compte, c'est le principe. Une seule vie ne peut pas tout voir. Plusieurs vies menées ensemble voient davantage, et chacune voit ce qu'elle seule peut voir.

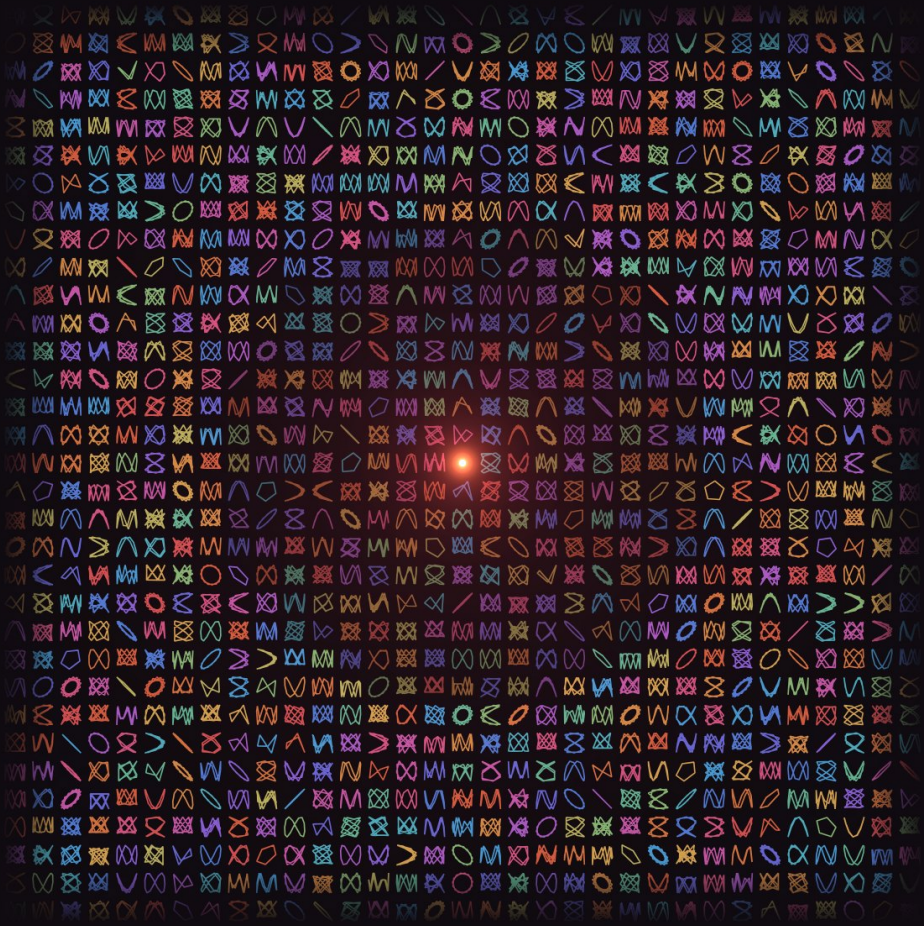
Échos

Fernando Pessoa, les hétéronymes, à partir de 1914. Un seul poète, plusieurs auteurs complets, chacun avec sa vie et son œuvre.

Walt Whitman, *Chant de moi-même*, 1855. « Je suis vaste, je contiens des multitudes. »

Ce qui reste ouvert

Aucune preuve ne soutient l'idée de vies partagées. Que vaut-elle alors, comme manière de regarder les autres ?



Pour découvrir, il faut d'abord ne pas savoir.



C'est l'objection la plus simple, et peut-être la plus forte. Si une âme vit plusieurs existences, pourquoi aucune ne se souvient-elle des autres ? Personne ne se réveille avec la mémoire d'une autre langue, d'un autre visage, d'une autre mort.

La réponse la plus cohérente avec cette vision serait : parce que le souvenir rendrait l'expérience impossible. Connaître n'est pas vivre, on le verra. Une vie qui se rappellerait toutes les autres saurait déjà trop de choses. Elle ne pourrait plus avoir peur pour la première fois, aimer pour la première fois, perdre pour la première fois.

L'oubli ne serait pas un défaut du voyage. Il en serait la condition.

On connaît ce mécanisme à petite échelle. Un acteur qui joue bien oublie, le temps de la scène, qu'il est en train de jouer. Un lecteur pris par un roman oublie qu'il tient un livre. Ces oublis ne sont pas des défaillances : ce sont eux qui rendent l'expérience réelle. Dès que l'acteur se regarde jouer, la scène sonne faux.

L'oubli ne serait donc pas une perte, mais un voile. Ce qui est vécu ne disparaîtrait pas : il serait gardé à une autre échelle, celle de l'âme, qui rassemble ce que chaque vie ignore des autres. Chaque existence écrirait dans un livre qu'elle ne peut pas relire, et qui pourtant ne perd aucune page.

Une comparaison plus quotidienne aide aussi. Personne ne se souvient de ses deux premières années, et personne n'en conclut qu'elles n'ont pas eu lieu. Ce qu'on y a appris, marcher, reconnaître un visage, faire confiance ou se méfier, demeure dans chaque geste, sans un seul souvenir pour l'attester. Une vie entière pourrait être ainsi : oubliée, et pourtant agissante.

Il arrive que le voile semble s'amincir. Une impression de déjà-vu, une attirance inexpliquée pour un lieu où l'on n'est jamais allé, la certitude soudaine de connaître quelqu'un depuis toujours. Ces expériences ne prouvent rien : la mémoire et le cerveau les expliquent très bien sans autre monde. On peut seulement leur trouver une place.

Il faut aussi se méfier de l'usage qu'on fait de cette idée. Expliquer une peur, une attirance ou un malheur par une vie antérieure invérifiable, c'est s'offrir une réponse que rien ne pourra jamais contredire. Ce livre préfère laisser ces impressions là où elles sont : des énigmes, pas des preuves.

Reste une conséquence plus simple. Si chaque vie commence sans souvenir, chacune commence avec la même liberté. Personne n'est prisonnier de ce qu'il aurait été ailleurs. L'oubli, qui ressemble à une injustice, serait au fond une forme de confiance : à chaque vie, on remet une page blanche.

Échos

Platon, *La République*, livre X. Le mythe d'Er : avant de renaître, les âmes boivent l'eau du Léthé, le fleuve de l'oubli.

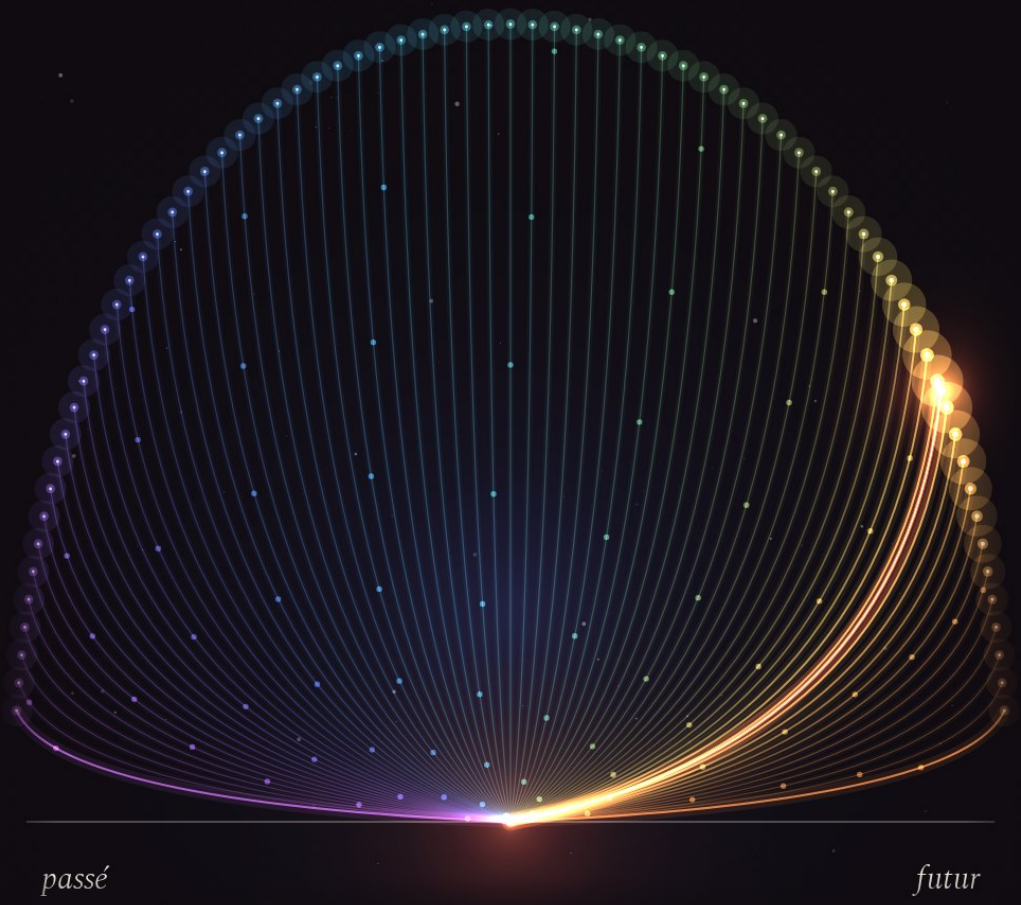
Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, 2000. Un oubli de réserve, qui ne détruit pas ce qui a été mais le met à l'abri.

Ce qui reste ouvert

Un oubli aussi complet se distingue-t-il encore de l'absence de vies antérieures ? C'est la question à laquelle cette vision ne peut pas échapper.



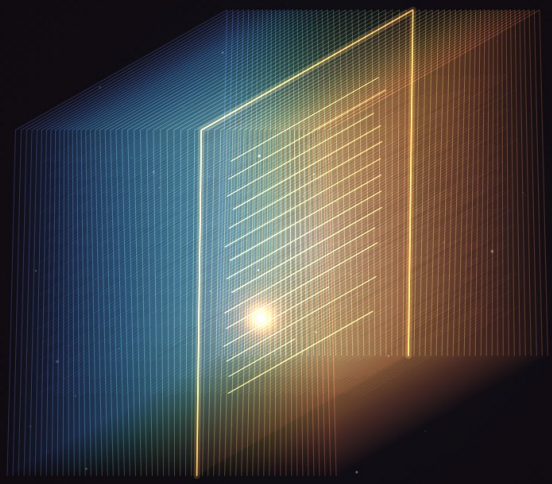
Toutes les pages du livre existent en même temps.



Nous lisons un livre page après page, et c'est ainsi que nous vivons le temps. Mais le lecteur qui avance n'empêche pas les autres pages d'être là, ensemble, entre les deux couvertures.

Même le temps que nous comptons n'est pas tout à fait ce qu'il paraît. Nous datons nos jours depuis la naissance de Jésus, et pourtant il serait né « avant Jésus-Christ ». Au VIe siècle, un moine, Denys le Petit, chercha l'année de l'Incarnation pour dresser ses tables de Pâques. Il se serait trompé de quelques années : selon les Évangiles, Jésus naît sous Hérode, et Hérode serait mort vers 4 av. J.-C. L'an 2000 aurait donc été fêté avec quelques années de retard. On le sait depuis des siècles, et personne ne corrige : changer de compte coûterait plus que l'erreur. Le calendrier tient parce que tout le monde s'en sert, non parce qu'il est exact. Le nombre écrit en haut d'une lettre est une convention ; le temps lui-même est autre chose.

Les physiciens vont plus loin, avec une image voisine du livre. Depuis Einstein, le temps n'est plus un fleuve unique qui coule pour tous au même rythme : deux événements simultanés pour l'un ne le sont pas pour l'autre. Certains en concluent que passé, présent et futur sont également réels, comme les lieux d'une carte. Ce n'est qu'une interprétation, discutée. Elle montre pourtant que l'intuition du livre n'a rien d'absurde.



À l'échelle d'une âme, le passé, le présent et le futur pourraient avoir cette simultanéité. Des vies séparées par des siècles seraient voisines : deux pages d'un même volume, qui ne se lisent pas l'une l'autre.

Chacun en a eu le pressentiment. Une chanson entendue par hasard dans un magasin, et pendant une seconde on n'est pas en train de se souvenir d'un été d'enfance : on y est. Le passé ne revient pas de loin. Il était tout près, à une page.

Le passé ne serait pas derrière nous : seulement à une autre page.

Cela mène à une idée étonnante. Deux vies d'une même âme pourraient être séparées par des siècles, l'une au Moyen Âge, l'autre aujourd'hui, et pourtant se nourrir l'une l'autre. Ce que l'une apprend enrichirait l'ensemble, dont l'autre profite à son insu. Le passé ne servirait pas seulement au présent : le présent pourrait aussi, à sa manière, servir au passé.

L'image a un coût, et il faut le payer. Si toutes les pages existent déjà, la suite serait écrite, et la liberté dont parlera ce livre ne serait qu'une illusion de lecteur. On peut tenir le livre autrement : les pages coexisteraient, mais elles ne seraient pas remplies d'avance. Chacune s'écrirait au moment où elle est vécue, et une fois écrite, ne s'effacerait plus. Le temps ne serait pas une ligne qu'on parcourt, mais une encre qui sèche.

On peut y trouver une certaine paix avec le passé. Ce qui a été vécu ne serait pas effacé par le temps qui passe : la page reste là, entière, même quand on l'a tournée. Les moments heureux ne seraient pas perdus. Ils seraient simplement ailleurs dans le livre.

Échos

Augustin, *Confessions*, livre XI, vers 400. Passé et avenir n'existent que présents à l'esprit : mémoire, attention, attente.

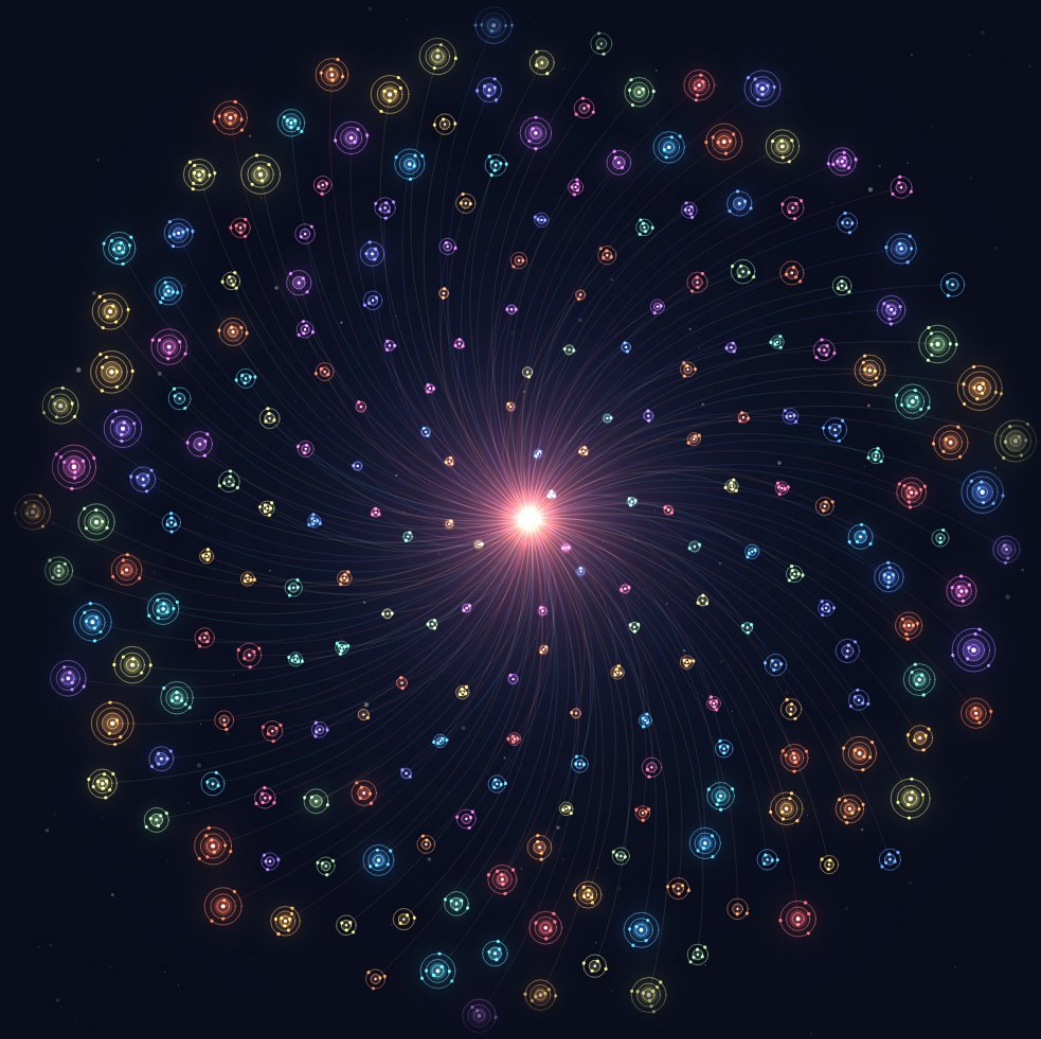
Denys le Petit, *Tables pascales*, 525. Il fixe l'an 1 à la naissance du Christ, et se trompe de quelques années.

Hermann Minkowski, *Espace et temps*, 1908. Le temps devient une dimension parmi quatre, et toute une histoire tient sur une seule ligne.

Ce qui reste ouvert

Le livre est une image : il ne montre pas que le futur existe déjà. Et si toutes les pages coexistent, s'écrivent-elles au moment où on les vit ?

Une exploration sans limite n'a aucune raison de s'arrêter à un seul monde.



Si la Source explore pour apprendre, rien ne l'oblige à s'en tenir à un seul monde. Il y en aurait d'autres, avec d'autres lois et d'autres sens : un monde où l'on percevrait le temps comme nous percevons l'espace, un autre sans lumière, où tout passerait par la vibration. Leur unité ne viendrait pas de leur ressemblance, mais de leur origine commune.

Cette multitude pourrait faire paraître le nôtre insignifiant. C'est l'inverse : si chaque monde offre ce qu'aucun autre n'offre, ce qui se vit ici ne pourrait être vécu nulle part ailleurs. Et puisqu'il resterait toujours quelque chose à découvrir, la perfection ne serait ni un point de départ ni un point d'arrivée, mais une direction.

On objectera qu'on ne peut rien dire de mondes qu'on ne verra jamais. C'est juste. Ils servent ici moins à décrire qu'à rappeler que le nôtre n'épuise pas le possible.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'aller si loin pour voir naître un monde. Chacun en invente un, chaque nuit.

Échos

Giordano Bruno, *De l'infini, de l'univers et des mondes*, 1584. Des mondes innombrables, dans un univers sans bord.

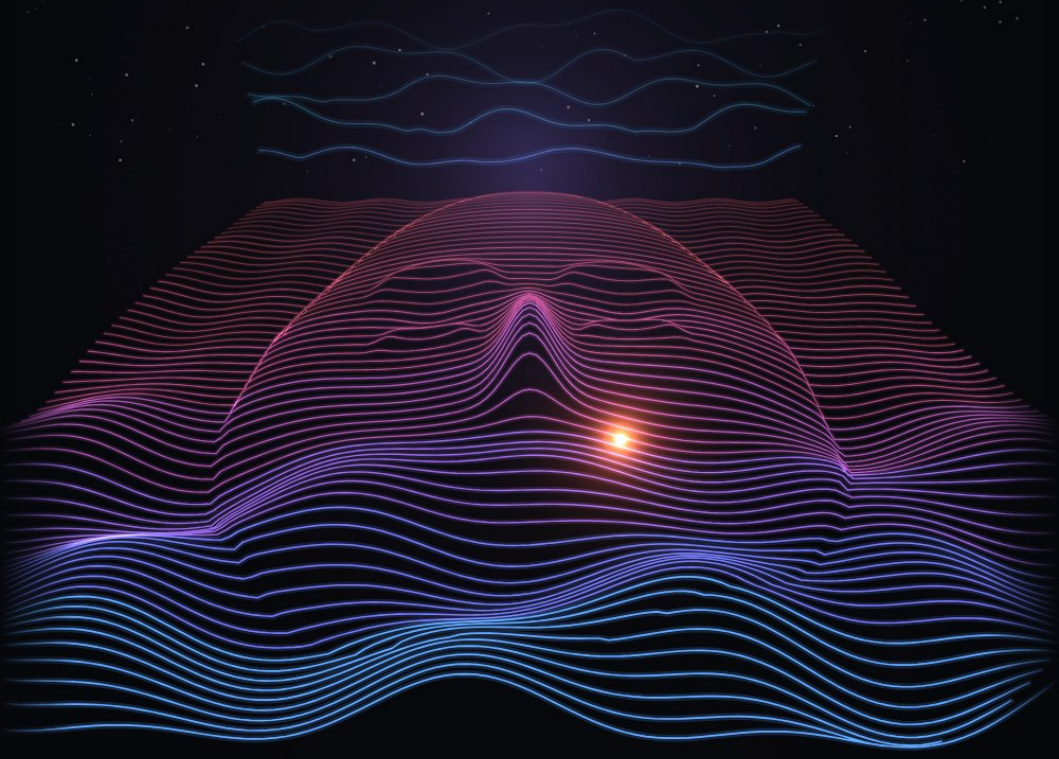
Hugh Everett, thèse, 1957. Une lecture de la physique quantique où chaque possibilité se réalise dans une branche.

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883. Contre ceux qui inventent d'autres mondes pour se consoler de celui-ci. Le contrepoint.

Ce qui reste ouvert

Plusieurs théories physiques envisagent d'autres univers ; aucune n'est démontrée. Ils restent ici une image de l'inépuisable, pas une thèse.

Chaque nuit, une conscience invente un monde et l'oublie.



Chaque nuit, sans effort, on fabrique des villes, des visages, des conversations entières. On parle avec des morts, on vole, on reconnaît une maison où l'on n'est jamais entré. Et au matin, presque tout s'efface en quelques minutes.

Le rêve montre une chose que la veille cache : une seule conscience peut produire tout un monde, avec ses personnages, ses obstacles, ses surprises. Chaque figure du rêve semble indépendante, a sa voix, ses intentions, parfois sa malveillance. Pourtant toutes viennent du même dormeur.

Il y a aussi les cauchemars. Le dormeur y fabrique lui-même ce qui le poursuit, et il en a peur quand même. Rien ne montre mieux qu'une part d'une conscience peut s'effrayer d'une autre part de la même conscience, sans savoir qu'elles sont une.

C'est l'image la plus proche que nous ayons de ce que cette vision imagine à grande échelle. La Source ressemblerait à un rêveur qui ne se sait pas rêver : elle se donne des mondes, s'y perd, s'y rencontre sous mille visages, sans savoir à l'avance ce qui arrivera.

Dans un rêve, tous les personnages sont le rêveur. Aucun ne le sait.

Il existe des rêves où le dormeur comprend qu'il rêve. Souvent, la surprise suffit à le réveiller. Parfois il reste, et le rêve change de nature : il peut voler exprès, interroger les personnages en sachant d'où ils viennent. Mais il arrive que le rêve perde alors de sa force, comme si le savoir l'avait vidé. C'est une indication de plus : une conscience qui se sait l'auteur de tout n'éprouve plus tout à fait ce qu'elle vit.

Il y a pourtant deux différences capitales. Le rêve se dissipe, alors que ce qui est vécu, dans cette vision, demeure. Et les

personnages du rêve n'ont pas de vie propre, alors qu'ici chaque vie a la sienne, que personne ne dicte.

Le rêve apprend aussi l'humilité. Pendant qu'on rêve, tout semble évident, même l'absurde. Ce n'est qu'au réveil qu'on voit l'incohérence. Rien ne garantit que nos certitudes de veille soient d'une autre nature, et qu'aucun réveil ne nous attende.

Mourir ressemble peut-être moins à s'endormir qu'à se réveiller. Ce livre ne le sait pas. Mais il arrive, au réveil, de garder d'un rêve non pas l'histoire, seulement le goût : une tendresse, une inquiétude, une couleur qui dure toute la matinée. Une vie qui rejoint le tout garderait quelque chose de semblable.

Échos

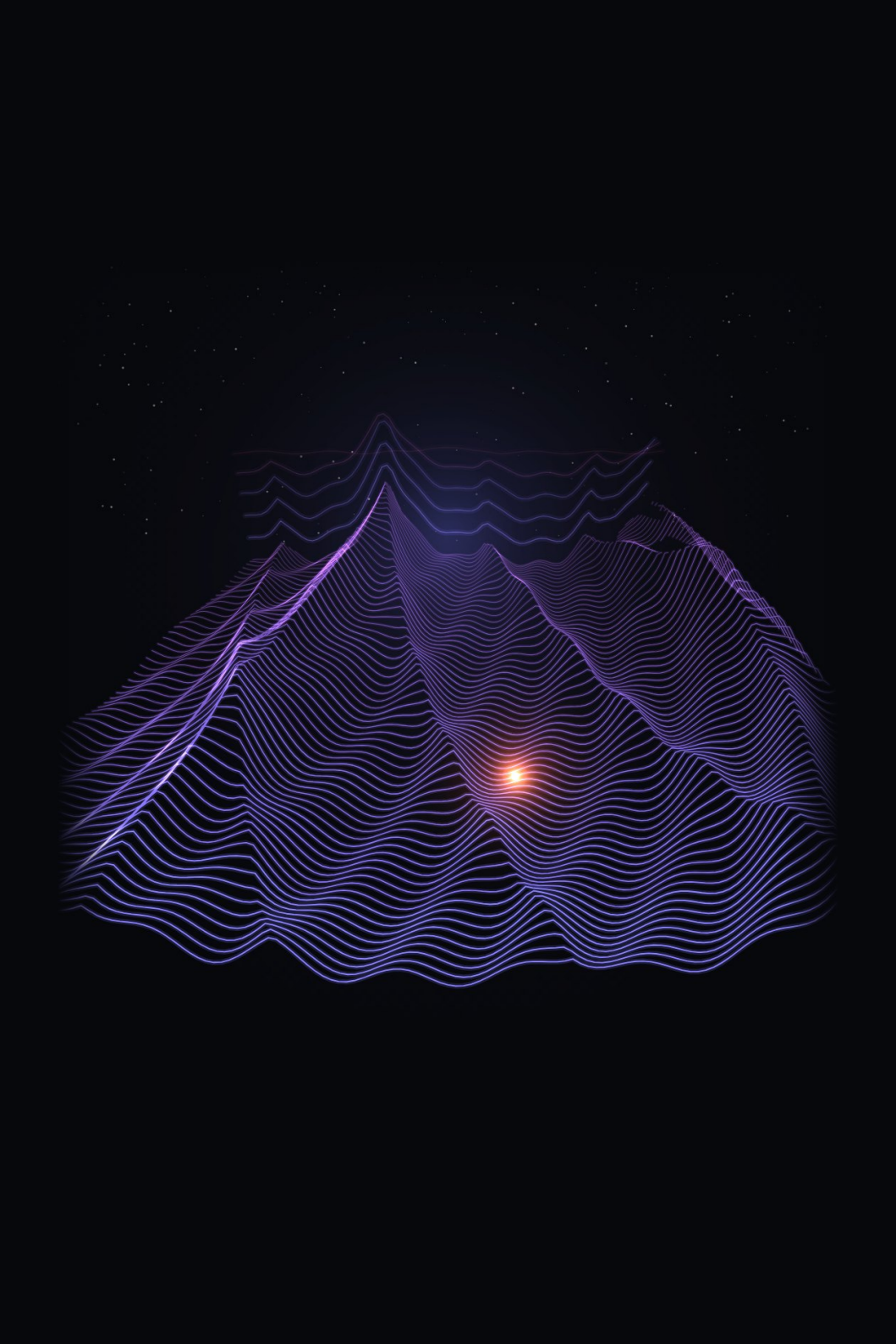
Tchouang-tseu, *Zhuangzi*, chapitre II, IVe siècle av. J.-C.. Le rêve du papillon : est-ce Zhou qui rêvait d'être un papillon, ou un papillon qui rêve d'être Zhou ?

Descartes, *Méditations métaphysiques*, I, 1641. « Il n'y a point d'indices certains par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil. »

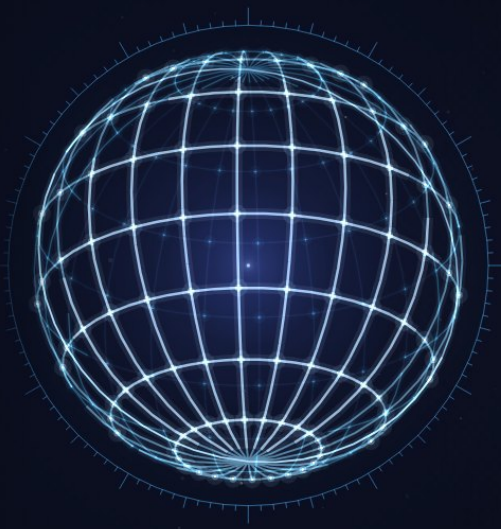
Sigmund Freud, *L'Interprétation du rêve*, 1900. Le rêve vient du désir et du refoulé, non d'une conscience plus vaste. La lecture inverse, en contrepoint.

Ce qui reste ouvert

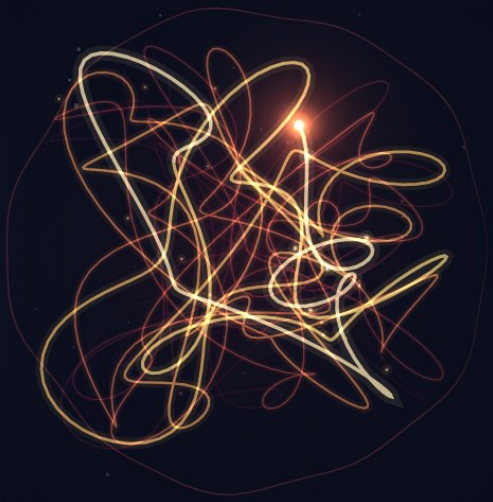
Si une conscience peut rêver tout un monde, qu'est-ce qui distingue un monde rêvé d'un monde vécu ?



Connaître n'est pas vivre.



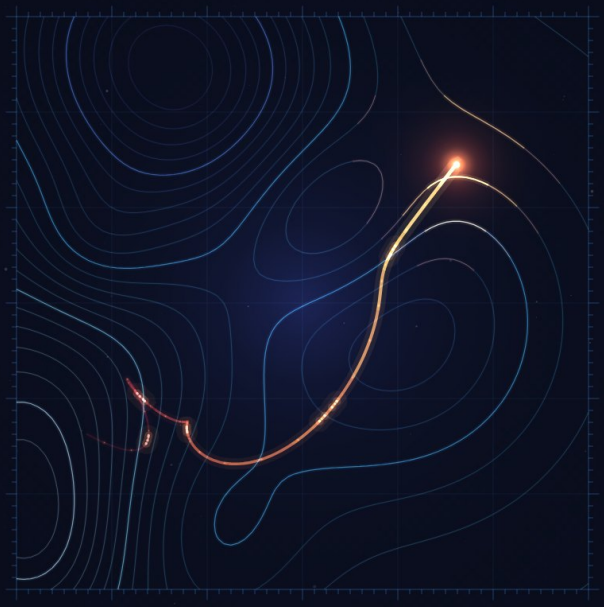
savoir



vivre

Comment un infini pourrait-il encore apprendre ? Parce qu'infini ne veut pas dire tout savoir. La Source contiendrait tous les possibles, mais contenir un possible ne revient pas à l'avoir traversé.

Elle pourrait connaître la définition de l'amour sans avoir jamais tremblé pour quelqu'un, et celle du chagrin sans avoir jamais attendu quelqu'un qui ne reviendra pas. Le savoir lui donnerait la carte de toute chose. Il ne lui en donnerait pas le poids.



Il lui manquerait ce que seule une vie peut donner : une fois, ici, sans savoir la suite.

Une existence n'aurait donc rien d'un scénario connu d'avance. Le matin ordinaire d'un inconnu, sa peur avant d'ouvrir une lettre, le goût d'un fruit : rien de cela ne pouvait être déduit. Cela ne pouvait qu'arriver.

On connaît cette différence dans nos propres vies. Lire sur la natation ne fait pas nager. Savoir qu'une personne va mourir ne prépare pas tout à fait au jour où elle meurt. Entre savoir et vivre, il y a toujours un saut, et ce saut ne se franchit qu'en vivant.

Des aveugles de naissance, opérés de la cataracte à l'âge adulte, ont décrit ce saut. Ils connaissaient au toucher la forme d'un cube et celle d'une sphère, et ne savaient pas, d'abord, les reconnaître des yeux. Ils avaient le savoir. Il leur fallait encore la vue, et du temps pour apprendre à s'en servir.

C'est peut-être pour cela que les plus grands savoirs n'empêchent ni la naïveté du premier amour ni l'effroi du premier deuil. Ils n'y peuvent rien, et ce n'est pas leur rôle. Une conscience infinie aurait tous les livres. Il lui manquerait encore d'avoir été un enfant qui découvre la neige.

Il faut pourtant entendre une objection. Si vivre apprend ce que le savoir ignore, la souffrance serait elle aussi une connaissance à acquérir, et la Source aurait intérêt à tout vivre, même le pire. C'est l'une des difficultés les plus lourdes de cette vision. Elle y reviendra, avec la souffrance et avec le mal, sans prétendre l'avoir réglée.

C'est aussi ce qui laisse sa place au choix, on y reviendra : une vie n'exécute pas un plan connu d'avance, elle découvre en avançant.

Échos

Frank Jackson, *What Mary Didn't Know*, 1986. Une savante sait tout de la couleur sans l'avoir jamais vue. Le jour où elle voit le rouge, apprend-elle quelque chose ?

Henri Bergson, *Introduction à la métaphysique*, 1903. Tourner autour d'une chose, ou entrer en elle : deux manières de connaître.

Ce qui reste ouvert

La Source ressent-elle vraiment ce que vivent ses formes ? Le modèle le suppose, sans pouvoir l'établir.

Personne n'écrit la suite à notre place.



Une lettre est posée sur la table depuis trois jours : accepter ce travail à l'autre bout du pays, ou rester. Les conseils ne manquent pas. Mais au moment de répondre, il n'y a qu'une main pour écrire.

Si une conscience plus vaste rassemble nos vies, que reste-t-il de ce moment-là ? L'objection est ancienne : dès qu'on suppose un tout, chaque partie semble devenir une pièce qu'on déplace. Le croyant se demande comment être libre sous le regard de Dieu, le physicien comment l'être dans un monde réglé par des lois.

La réponse tient à ce qui a été posé plus tôt : la Source ne connaît pas la suite. Elle n'a pas de plan qu'il suffirait d'exécuter. Ce qui se décide dans une vie se décide vraiment là, et nulle part ailleurs.

Reste une tension avec ce qui a été dit plus tôt. Si une âme rassemble plusieurs vies et s'engage dans celles qui lui apprendront ce qu'elle cherche, elle oriente déjà quelque chose. Orienter n'est pourtant pas dicter. Un professeur peut choisir le problème sans choisir la solution ; un musicien peut proposer un thème sans savoir ce que les autres en feront. L'âme donnerait le thème, peut-être. La vie, elle, improviserait.

Être une part du tout, ce n'est pas être tenu par lui. C'est le continuer.

Une image peut aider. Dans un orchestre qui improvise, chaque musicien écoute les autres, s'accorde à eux, se laisse porter par ce qui se joue. Pourtant chaque note est la sienne. L'ensemble ne lui dicte rien : il lui donne un lieu où jouer. Sans les autres, ses notes ne voudraient rien dire. Sans lui, l'ensemble ne serait pas tout à fait le même.

Cela ne fait pas de nous des êtres sans attaches. Personne ne choisit son corps, sa langue, son époque, ni les blessures reçues avant de savoir parler. La liberté ne commence pas dans le vide. Elle s'exerce dans un espace étroit, souvent plus étroit qu'on ne voudrait, et c'est là qu'elle compte : dans la manière de répondre à ce qu'on n'a pas choisi.

Il y a aussi une liberté plus discrète que celle des grandes décisions : le ton qu'on prend pour répondre, la seconde qu'on laisse passer avant de s'emporter, le regard qu'on pose sur ce qui arrive. Celui qu'on enferme n'a pas choisi sa cellule ; il garde parfois le choix de ce qu'il en fera. Ce n'est pas peu de chose, et ce n'est pas tout. Cette liberté intérieure ne console pas de l'autre, et ne dispense pas de la réclamer pour ceux qui en sont privés.

Cela laisse une responsabilité tranquille. Si personne n'écrit la suite à notre place, personne ne peut non plus la vivre pour nous. Chaque choix, même minuscule, ajoute au tout quelque chose qui n'y était pas : une manière de répondre qu'aucune autre vie n'aurait trouvée. Et si rien n'est écrit, chaque choix est aussi un risque. On peut se tromper, échouer, perdre. C'est peut-être à cette condition que quelque chose compte.

Échos

Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, 1946. L'homme est condamné à être libre : il n'est rien d'autre que ce qu'il se fait.

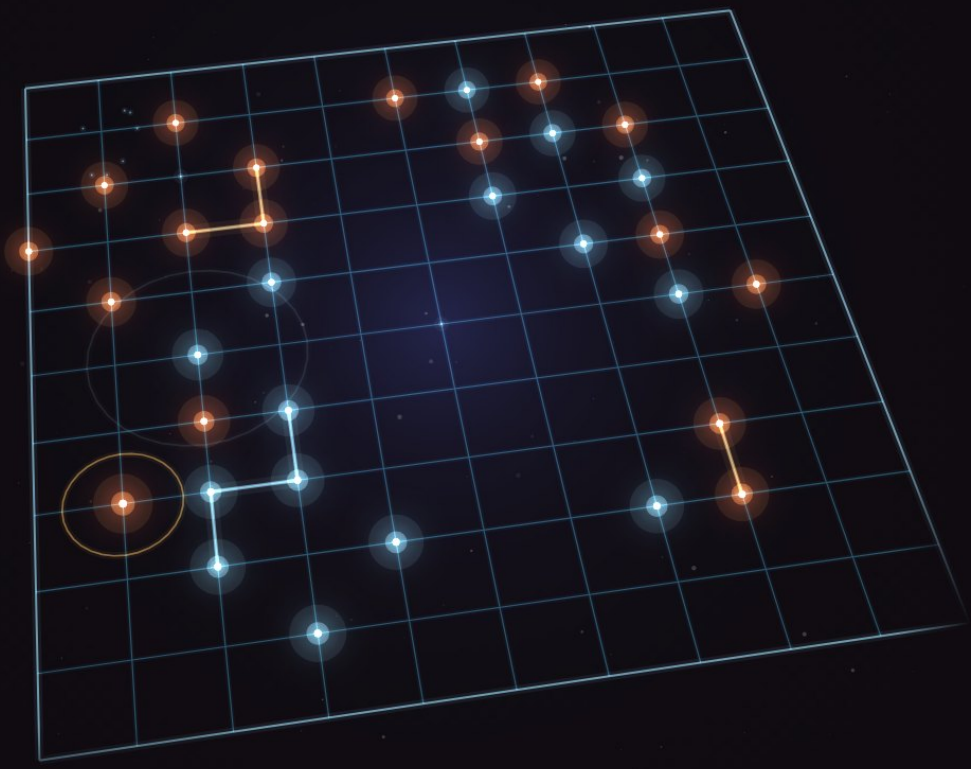
Benjamin Libet, expériences, 1983. Une activité cérébrale précède de peu la décision consciente. Le contrepoint.

Viktor Frankl, *Découvrir un sens à sa vie*, 1946. On peut tout retirer à un homme, sauf la dernière des libertés : choisir son attitude face aux circonstances.

Ce qui reste ouvert

Le cerveau décide-t-il avant que nous ayons conscience de choisir ? Certaines expériences le suggèrent, et rien ici ne permet de les écarter.

Pour que quelque chose compte, il faut pouvoir perdre.



Deux enfants tracent une marelle à la craie sur le trottoir. Avant de jouer, ils discutent longtemps des règles : on n'a pas le droit de mordre la ligne, celui qui tombe recommence, la case du ciel compte double. Rien de tout cela n'existait il y a cinq minutes. Maintenant, c'est sérieux.

Le jeu a cette propriété étrange : il n'est pas nécessaire, et pourtant on y engage tout. Personne n'est obligé de jouer aux échecs. Mais une fois la partie commencée, une pièce perdue fait mal, et une combinaison trouvée rend heureux pour la journée. Le jeu fabrique de l'importance là où il n'y en avait pas.

Si la Source n'a besoin de rien, pourquoi se donnerait-elle des lois, des limites, des corps qui s'usent ? La réponse la plus simple serait celle des enfants à la craie : sans règles, rien ne compte. Un monde où rien ne peut mal tourner ne serait pas un monde à vivre, seulement un décor.

Une partie qu'on ne peut pas perdre n'est pas une partie.

Les lois de la nature seraient, dans cette lecture, les règles du jeu. La pesanteur, la mort, l'irréversible : ce qui rend la vie dure la rendrait aussi réelle. Un saut n'a de sens que parce qu'on peut tomber. Une promesse ne vaut que parce qu'on pourrait la trahir.

L'image a pourtant quelque chose de choquant, et il faut le dire. Appeler « jeu » un monde où l'on meurt de faim, où des guerres rasent des villes, c'est risquer de tout rendre léger. Ce n'est pas le sens retenu ici. Le jeu dont il est question n'est pas un divertissement, mais son contraire : une manière d'être tout entier dans ce qui n'était pas obligé d'exister. Et le joueur, dans

cette vision, ne regarderait pas la partie d'en haut. Il serait dans chaque pièce, et perdrait avec chacune.

Il y a deux façons de jouer. L'une ne pense qu'à gagner, et la partie n'est qu'un moyen. L'autre veut que le jeu continue, qu'il reste ouvert, que d'autres puissent y entrer. La première s'achève quand quelqu'un l'emporte. La seconde n'a pas de fin, et c'est peut-être celle-là que joue la Source.

L'enfant devant la flaque le savait déjà : jouer, c'est faire quelque chose pour rien, et le faire entièrement. L'adulte y ajoute ce que l'enfant sait aussi, sans le dire : on peut perdre. Un projet peut échouer, un amour finir, une vie mal tourner. C'est cela, le plus souvent, qui retient d'entrer dans la partie. Et ce qui retient la main porte un nom : la peur.

Échos

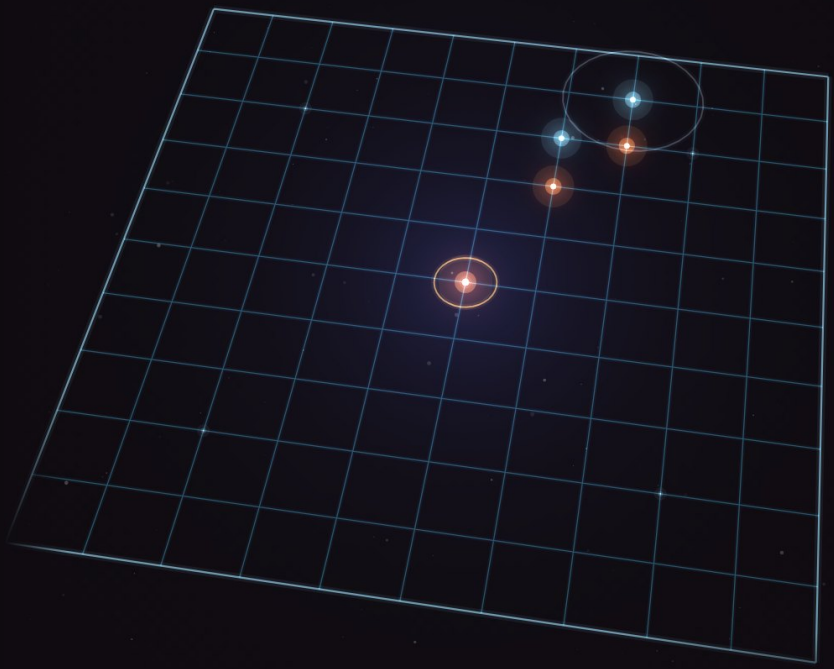
Johan Huizinga, *Homo ludens*, 1938. Le jeu est plus ancien que la culture : une activité libre, qui crée son propre ordre et se tient à l'écart de la vie courante.

Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, XV, 1795.
« L'homme ne joue que là où il est homme au plein sens du mot, et il n'est tout à fait homme que là où il joue. »

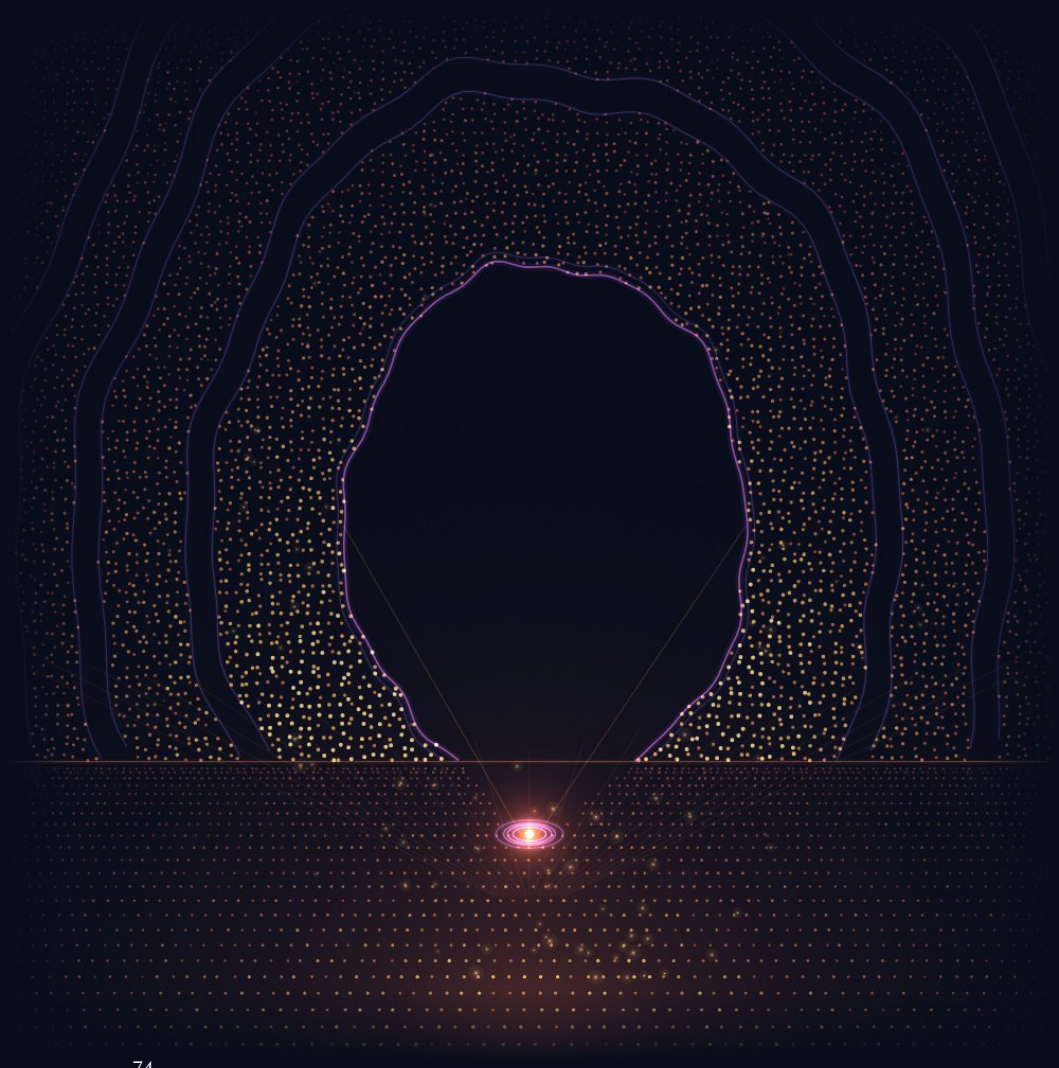
James P. Carse, *Jeux finis et infinis*, 1986. Un jeu fini se joue pour gagner, un jeu infini pour que le jeu continue.

Ce qui reste ouvert

Si le monde est un jeu, qui en a fixé les règles ? Et peut-on les changer en jouant ?



Elle protège une vie, et parfois l'empêche.



La peur est plus ancienne que nous. Elle habitait les premiers animaux, bien avant les mots : un bruit dans les herbes, et le corps se tend avant que l'esprit comprenne. Plutôt que d'en parler seul, ce chapitre laisse la parole à quelqu'un qui doute.

— Vous allez me dire qu'il ne faut pas avoir peur, puisque rien ne se perd.

— Non. Sans la peur, aucune vie n'aurait duré assez longtemps pour se poser des questions. Elle retient la main au bord du feu, ralentit le pas au bord du vide. Avoir peur, c'est tenir à quelque chose. Il faut commencer par la remercier.

— Alors où est le problème ?

— Elle grandit au-delà de sa tâche. On a peur de parler, d'aimer, de changer, d'être vu. On renonce à des choses qui ne menaçaient rien, sinon une image de soi. La peur qui protégeait le corps se met à protéger les habitudes.

La peur garde la porte. Elle ne sait pas toujours que le loup est parti.

— Et la peur des autres ?

— C'est la plus vieille ruse de la séparation. Celui qu'on ne connaît pas devient vite celui dont on se méfie, puis celui qu'on accuse. La peur rend les frontières plus nettes qu'elles ne sont. Si cette vision est juste, elle dresse des murs au milieu d'une même maison.

— C'est commode. Votre Source, votre retour, tout cela sert surtout à ne plus avoir peur de mourir.

— C'est l'objection la plus sérieuse, et je ne sais pas la réfuter. Une idée qui console est suspecte justement parce qu'elle

console. Je dis seulement ceci : si rien de ce qui est vécu ne se perd, ce qu'on risque en vivant pleinement est moins grand qu'on ne le croit. Et si je me trompe, on aura quand même vécu pleinement.

— Et ceux qui ont peur pour de bonnes raisons ? La violence, la maladie, la misère ?

— Ceux-là, aucune vision du monde ne doit les faire taire. Leur peur dit vrai. Tout le travail consiste à distinguer la peur qui garde la vie de celle qui la rétrécit, et personne ne peut le faire à la place d'un autre.

— Comment la reconnaître, celle qui rétrécit ?

— À ce qu'elle laisse derrière elle. La peur qui protège passe, une fois le danger écarté. L'autre reste, et demande toujours plus de place. On la reconnaît aussi au regret : on regrette rarement d'avoir fui un feu ; on regrette longtemps la lettre qu'on n'a pas envoyée.

— Et le courage, dans tout ça ?

— Ce n'est pas l'absence de peur. C'est la peur qui a dit ce qu'elle avait à dire, et qu'on remercie avant d'avancer quand même. Il se mesure rarement à des exploits ; bien plus souvent à une phrase enfin prononcée, un appel passé, une porte poussée.

Échos

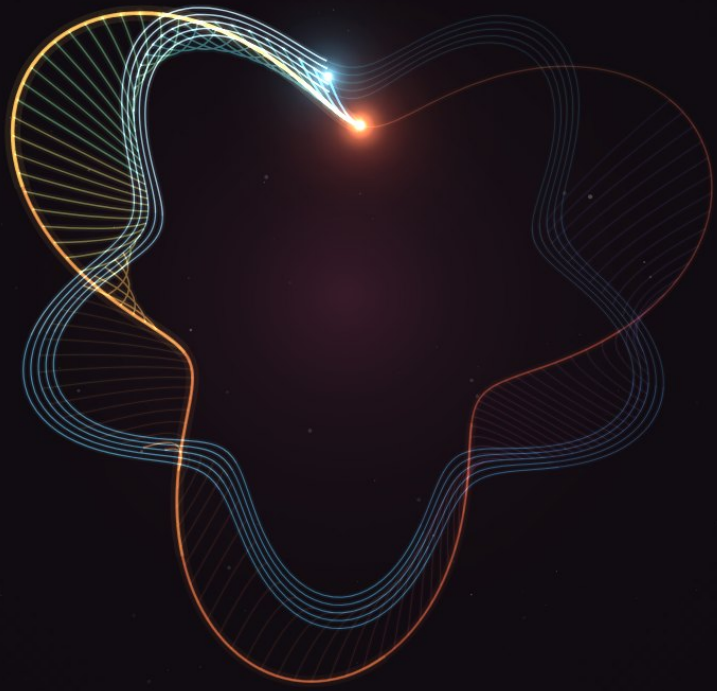
Montaigne, *Essais*, I, 18. « La chose de quoi j'ai le plus de peur, c'est la peur. »

Søren Kierkegaard, *Le Concept d'angoisse*, 1844. L'angoisse est le vertige de la liberté : la peur de ce qui est possible.

Ce qui reste ouvert

Si rien ne se perd, faudrait-il cesser d'avoir peur de mourir ? Ou cette peur fait-elle partie de ce qu'il faut vivre ?

Aimer, ce serait reconnaître le tout dans quelqu'un.



Sa façon de tenir une tasse à deux mains, même en été. Son rire, qui commence avant la fin de la phrase. C'est souvent par ce genre de détail qu'on s'aperçoit qu'on aime quelqu'un.

Mais si toutes les consciences sont des parts d'une même conscience, qu'est-ce qu'aimer ? Un retour à soi déguisé ? Une illusion de plus ?

On peut le lire autrement. Aimer, ce ne serait pas effacer la distance entre deux personnes, mais la traverser sans l'abolir. On reconnaît en l'autre quelque chose de commun, une même origine, un même fond. Et dans le même mouvement, on découvre à quel point l'autre est autre : précisément ces détails que personne d'autre n'a.

L'amour serait la seule expérience où l'on est à la fois un et deux.

C'est pour cela qu'il serait si précieux pour une Source qui apprend. Seule, elle ne peut pas aimer : il n'y a personne en face. Il faut qu'elle se soit d'abord divisée en mille regards pour qu'un regard puisse en chercher un autre. L'amour serait la séparation devenue féconde.

Il y a aussi l'amour qui se trompe. Celui qui veut posséder, qui surveille, qui exige que l'autre reste tel qu'on l'a rencontré. On l'appelle encore amour, et il en garde la force. Mais il a perdu la moitié du mouvement : il voit le commun et ne supporte plus la différence. Aimer, dans cette vision, ce serait vouloir que l'autre devienne pleinement lui-même, y compris quand ce n'est pas vers nous.

Il prend des formes innombrables. L'élan de deux amants, la patience d'un parent qui se lève la nuit, la fidélité d'un ami qui ne demande rien, la tendresse pour un inconnu croisé une seule

fois. Elles n'ont pas toutes la même intensité, mais elles ont la même direction : sortir de soi sans se perdre.

Un couple âgé, sur un banc. Ils ne se parlent pas. Cinquante ans ensemble ne les ont pas rendus semblables : elle regarde les pigeons, lui le ciel. Mais quand elle frissonne, il lui tend son écharpe sans tourner la tête. On ne sait pas ce qu'est l'unité dont parle ce livre. Ce geste en donne peut-être une idée.

Cette lecture ne rend pas l'amour plus facile. Elle rend ses échecs plus lourds. Si aimer quelqu'un, c'est reconnaître le tout en lui, alors le mépris, l'indifférence et l'abandon ne blessent pas seulement une personne. Ils manquent une occasion, pour le tout, de se reconnaître.

Échos

Platon, *Le Banquet*. Le mythe d'Aristophane : chaque être cherche la moitié dont il a été séparé.

Martin Buber, *Je et Tu*, 1923. On ne rencontre vraiment l'autre qu'en lui disant tu, jamais en le traitant comme une chose.

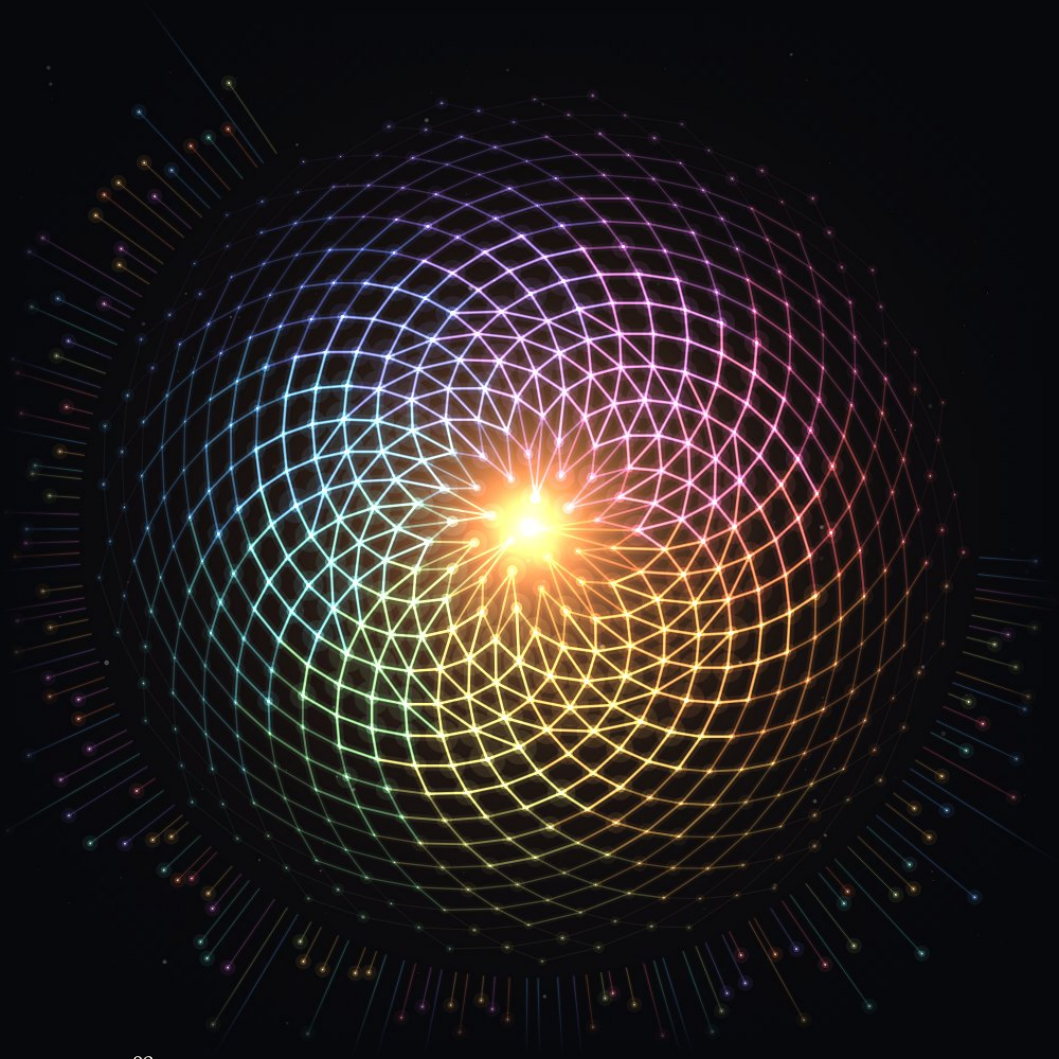
Jésus, *Évangile selon Matthieu*, 5, 44. « Aimez vos ennemis. » L'amour étendu à celui qu'on n'a pas choisi.

Ce qui reste ouvert

Si nous sommes une seule conscience, l'amour n'est-il pas, au fond, une forme d'amour de soi ? Cette vision répond que non, sans pouvoir tout à fait le prouver.



Dans la joie, le tout se reconnaît, et cela suffit.



Un quai de gare, un soir d'hiver. Quelqu'un descend du train après des mois d'absence, et une petite fille court vers lui en criant son nom. Pendant quelques secondes, plus rien d'autre n'existe : ni le froid, ni la foule, ni les valises. Des inconnus qui passent sourient sans savoir pourquoi.

Ce n'est pas du plaisir. Le plaisir tient à une chose précise, un goût, une chaleur, une satisfaction, et il s'use quand on le répète. Ce n'est pas non plus le bonheur, qui est un état, une manière de durer, quelque chose qu'on construit et qu'on protège. La joie est plus brève et plus étrange. Elle arrive sans prévenir, déborde, et ne laisse rien à garder.

Ce livre a beaucoup parlé de séparation, de peur, de souffrance. Il n'avait presque rien dit de la joie. L'oubli est peut-être révélateur : on la croit moins sérieuse que la douleur, comme si seul ce qui fait mal pouvait enseigner quelque chose.

Si toutes les consciences viennent d'un même fond, la joie aurait une place à part. Elle serait le moment où une part du tout en retrouve une autre, ou se retrouve elle-même, et le sent. La petite fille sur le quai ne pense pas à l'unité de toutes choses. Mais ce qui court vers les bras ouverts, c'est bien une séparation qui se défait, l'espace d'un instant, sans rien perdre de ce qu'elle a été.

La joie ne demande rien. C'est à cela qu'on la reconnaît.

Elle n'a pas besoin de grandes occasions. Un ami qui rit avant d'avoir fini sa blague, une note juste dans un chœur d'amateurs, la première journée tiède après l'hiver, un problème qui se résout d'un coup. Chaque fois, quelque chose s'ajuste, et l'on

éprouve sans le formuler que c'est bien ainsi, que cela devait pouvoir exister.

On objectera qu'elle est futile à côté du malheur du monde, et qu'il y a quelque chose d'indécent à parler de joie quand tant de gens souffrent. Mais la joie ne nie pas la souffrance. Elle surgit souvent au milieu d'elle : un fou rire dans une chambre d'hôpital, un repas après un enterrement où l'on se surprend à rire d'un souvenir. Elle ne dit pas que tout va bien. Elle dit que quelque chose, malgré tout, valait la peine.

Elle a encore ceci de singulier qu'elle se partage sans se diviser. Un chagrin partagé pèse moins ; une joie partagée grandit. On ne la possède pas davantage que la beauté. On peut seulement la reconnaître quand elle passe, et lui faire de la place.

Si la Source se découvre en vivant, la souffrance lui apprendrait le prix de chaque chose. La joie lui apprendrait autre chose, plus simple et plus difficile à dire : qu'exister, parfois, est bon. Pas utile, pas justifié. Bon.

Échos

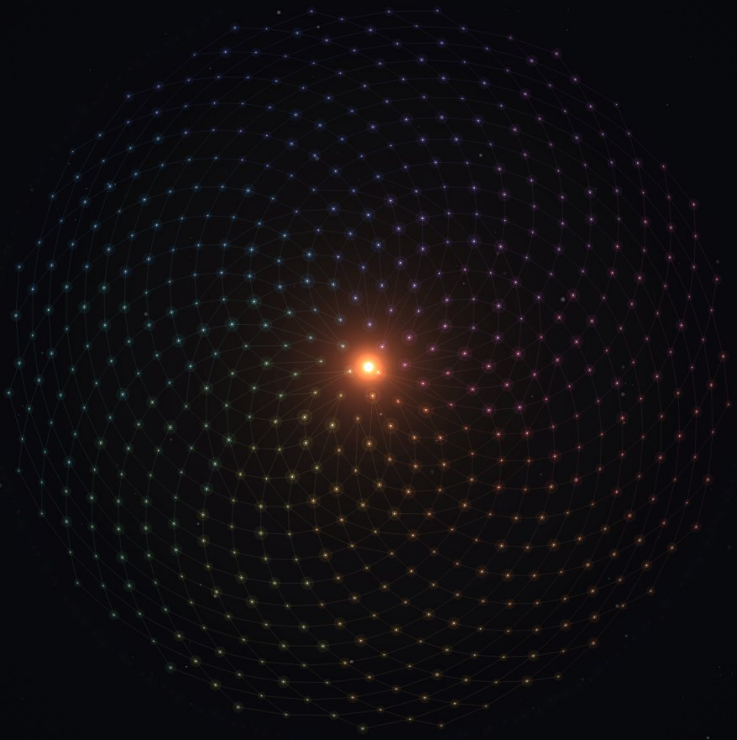
Spinoza, *Éthique*, livre III, 1677. La joie est le passage d'une moindre à une plus grande perfection.

Henri Bergson, *L'Énergie spirituelle*, 1919. La joie annonce toujours que la vie a réussi : partout où il y a joie, il y a création.

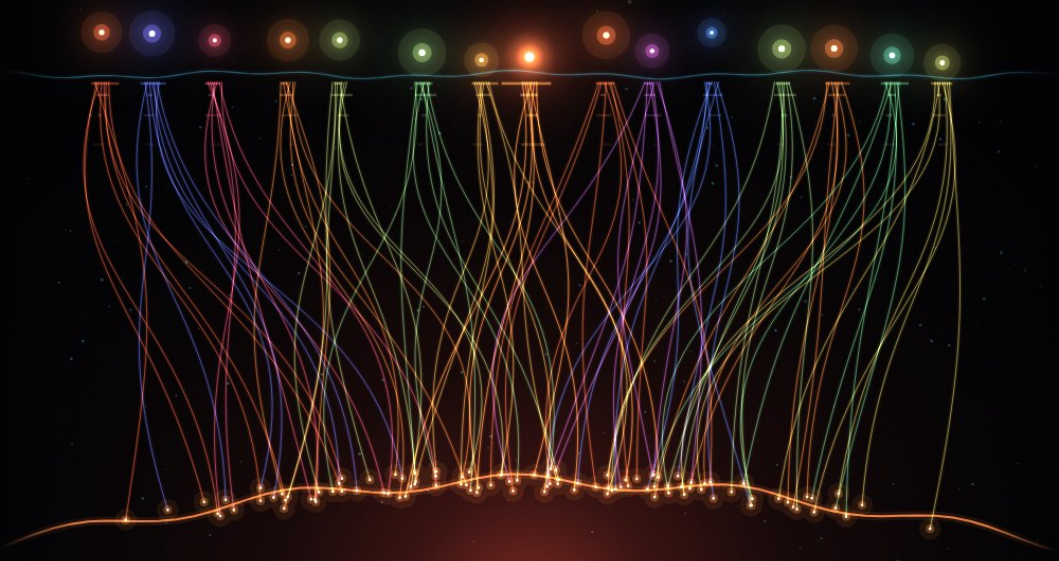
C. S. Lewis, *Surpris par la joie*, 1955. La joie, distincte du bonheur et du plaisir : un désir inassouvi, plus désirable que toute satisfaction.

Ce qui reste ouvert

Une Source qui se découvre aurait-elle autant besoin de la joie que de la douleur ? Et pourquoi la joie semble-t-elle si rare ?



Être seul n'est pas être séparé.



Deux solitudes portent le même nom. L'une pèse : un appartement silencieux, un téléphone qui ne sonne pas, le sentiment que personne ne sait vraiment qui l'on est. L'autre repose : une marche sans compagnie, une soirée à soi, un temps où l'on n'a rien à montrer.

La première est une blessure, et il faut la nommer ainsi. Elle compte parmi les souffrances les plus répandues et les moins dites. Aucune métaphysique ne remplace une visite, une voix, une main posée sur l'épaule.

Pourtant, si cette vision est juste, personne n'est jamais tout à fait séparé. Chaque vie serait une part de la même conscience, reliée aux autres par en dessous, comme les îles le sont par le fond de la mer. On peut se sentir seul ; on ne le serait jamais au sens strict.

Les îles semblent séparées. Sous l'eau, c'est la même terre.

On peut objecter qu'un lien invisible ne vaut rien. Dire à quelqu'un d'isolé qu'il est relié à tous par le fond de la mer, c'est lui offrir une idée à la place d'une présence. L'objection porte, et elle oblige à préciser. Ce lien ne remplace rien. Il expliquerait seulement pourquoi l'isolement fait si mal : on ne souffrirait pas autant d'être coupé de ce qui nous serait vraiment étranger.

La seconde solitude laisse parfois entrevoir ce lien. Quand on cesse de se comparer, de répondre, de se défendre, il arrive que la frontière entre soi et le reste devienne moins nette. On est seul, et l'on ne s'est jamais senti aussi peu à part.

La solitude ne se mesure d'ailleurs pas au nombre de personnes autour de soi. Certains vivent des semaines sans voir personne, en mer ou en montagne, et ne s'y sentent pas seuls. D'autres se

sentent abandonnés au milieu d'une fête, entre deux conversations où personne ne les regarde.

Il faut aussi, pour vivre, une part d'isolement. Une vie sans cesse traversée par les autres ne saurait plus ce qu'elle pense. Si la Source se découvre à travers des vies distinctes, elle a besoin que chacune garde un dedans que personne d'autre n'habite.

La solitude aurait ainsi deux faces : la douleur d'être coupé, et la chance d'être un. Une part du travail d'une vie consisterait à passer de l'une à l'autre, sans jamais oublier ceux qui sont restés du côté de la douleur. Pour eux, le lien invisible ne suffit pas. Il faut le lien visible, celui qu'on tend.

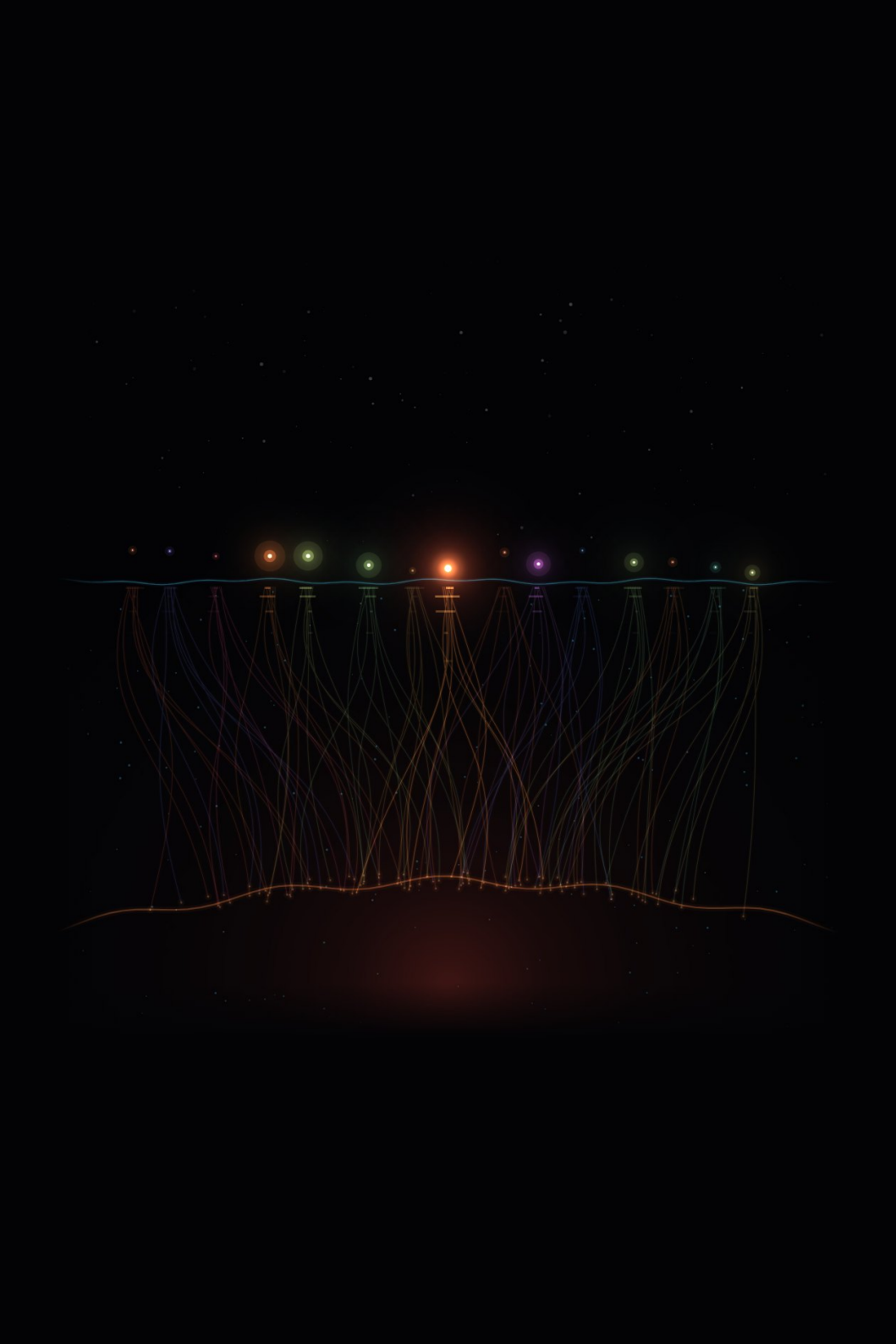
Échos

Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, 1929. Aimer sa solitude, et porter la souffrance qu'elle cause.

Blaise Pascal, *Pensées*, 139. « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. »

Ce qui reste ouvert

Le lien invisible explique-t-il la douleur de la solitude, ou sert-il seulement à la rendre supportable ?



Un mot est un pont, et tout pont suppose un vide.



Une femme essaie d'expliquer à un médecin où elle a mal. Pas exactement ici, un peu plus bas. Ce n'est pas une brûlure, plutôt un poids, ou une pression, non, pas tout à fait. Elle cherche, il écoute, et tous deux savent que la douleur elle-même ne traversera pas le bureau. Seuls les mots passent.

C'est la situation de toute parole. Si chaque vie est une part de la même conscience, ces parts ne communiquent pas directement : personne n'entre dans la tête d'un autre. Il a fallu inventer autre chose. Des cris, des gestes, puis des sons qui veulent dire, et des milliers de langues pour les ordonner.

Le langage serait donc un pont jeté entre des fragments qui ne se voient plus. Il accomplit des choses extraordinaires. Il permet de raconter un rêve à quelqu'un qui ne l'a pas fait, de transmettre à un enfant ce qu'une grand-mère a appris de la sienne, de lire des siècles plus tard les doutes d'un inconnu et de s'y reconnaître.

Un mot est un pont. Il rappelle aussi qu'il y a un fossé.

Car le même pont sépare. Nommer, c'est découper : dire « arbre » détache l'arbre de la terre qui le porte et de la lumière qu'il boit. L'adulte devant la flaque ne voyait plus que des noms. Et entre les gens, les mots creusent parfois ce qu'ils devaient combler : un malentendu, un mot de trop, une langue qu'on ne parle pas et qui fait de l'autre un étranger.

On peut objecter que la pensée elle-même est faite de mots, et qu'il n'y a rien à dire de ce qui leur échappe. Ce livre ne le croit pas tout à fait. Chacun connaît le mot qu'on a sur le bout de la langue : on sait ce qu'on veut dire avant de savoir comment le

dire. Quelque chose précède la phrase. Mais il faut reconnaître que ce quelque chose, sans les mots, ne parvient à personne.

D'où la valeur des moments où les mots réussissent. Une phrase juste, dite au bon moment, peut faire plus qu'un long discours : elle prouve à quelqu'un qu'il a été compris. Ce n'est pas rien, pour une part du tout, de découvrir qu'une autre a vu la même chose qu'elle, depuis un autre endroit.

Il y a aussi les moments où ils échouent, et où l'on se tait ensemble. Ce silence-là n'est pas celui d'avant les mots, mais celui d'après : quand on a dit tout ce qu'on pouvait, et que le reste passe autrement, par une main, un regard, une présence. Ce livre est lui-même un pont de ce genre, fragile et nécessaire, tendu vers quelqu'un qu'il ne connaît pas.

Échos

Montaigne, *Essais*, III, 13. « La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute. »

La tour de Babel, *Genèse*, 11. Une seule langue, puis la confusion des langues, et les hommes dispersés sur toute la terre.

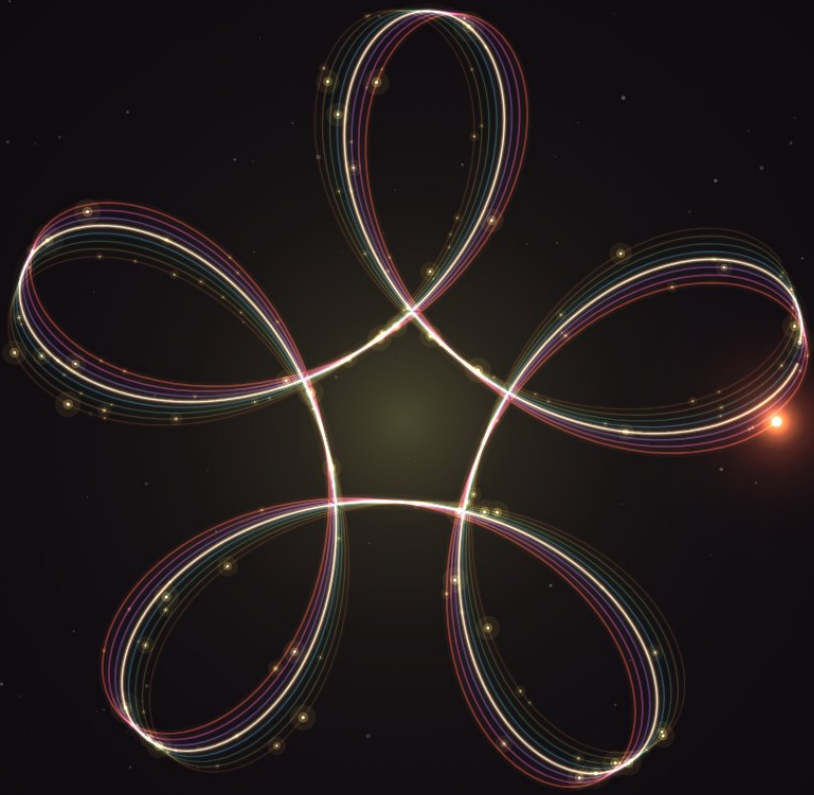
Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 5.6, 1921. « Les limites de mon langage signifient les limites de mon monde. »

Ce qui reste ouvert

Si nous sommes une seule conscience, pourquoi faut-il tant de mots pour se comprendre, et si souvent en vain ?



Ce qui nous arrête sans rien demander.



On marche, on pense à autre chose, et soudain on s'arrête. Une lumière sur un mur, un visage, trois notes, la courbe d'une colline. Rien n'a changé dans le monde, et pourtant quelque chose s'est ouvert. On ne sait pas pourquoi. On sait seulement qu'on ne peut pas repartir tout de suite.

La beauté a ceci d'étrange qu'elle ne sert à rien de précis. Elle ne nourrit pas, ne protège pas. L'évolution explique une part de nos goûts : la symétrie d'un visage, l'éclat d'un fruit mûr. Elle explique moins bien pourquoi un ciel d'après l'orage peut faire monter les larmes.

Cette vision en propose une lecture : la beauté serait un moment de reconnaissance. Une part du tout en rencontre une autre et sent, sans pouvoir le dire, qu'elles viennent du même endroit. D'où ce sentiment curieux, devant ce qui est beau, d'avoir retrouvé quelque chose plutôt que de l'avoir découvert.

Devant le beau, on a l'impression de se souvenir.

C'est aussi pour cela qu'elle ne se possède pas. On peut acheter le tableau, photographier le coucher de soleil, revenir au même endroit : l'instant ne se reproduit pas sur commande. La beauté n'appartient ni à la chose ni à celui qui regarde. Elle appartient à leur rencontre.

On objectera que les goûts changent d'une époque et d'une culture à l'autre, et que ce qui bouleverse l'un laisse l'autre indifférent. C'est vrai, et cette lecture n'en est pas gênée. Si la beauté est une rencontre, elle dépend aussi de celui qui rencontre. Ce qui ne change pas, c'est l'arrêt : partout, à toutes les époques, des gens se sont tus devant quelque chose qu'ils trouvaient beau.

Elle n'est pas toujours douce. Il y a une beauté de la tempête, du désert, du visage très vieux, et même, parfois, de ce qui effraie. Ce n'est pas le joli. C'est ce qui dépasse un peu ce qu'on peut contenir.

Il y a aussi des beautés sans éclat : une démonstration qui tombe juste, un geste d'artisan, une phrase où chaque mot est à sa place. Ceux qui les connaissent en parlent avec les mêmes mots que devant un paysage. La beauté ne serait pas réservée aux yeux.

Si la Source se découvre à travers ce qui est vécu, la beauté serait l'un de ses moments les plus rares : celui où elle s'aperçoit elle-même, un instant, dans ce qu'elle est devenue. On n'en fait rien. On la laisse passer, et l'on reste un peu changé.

Échos

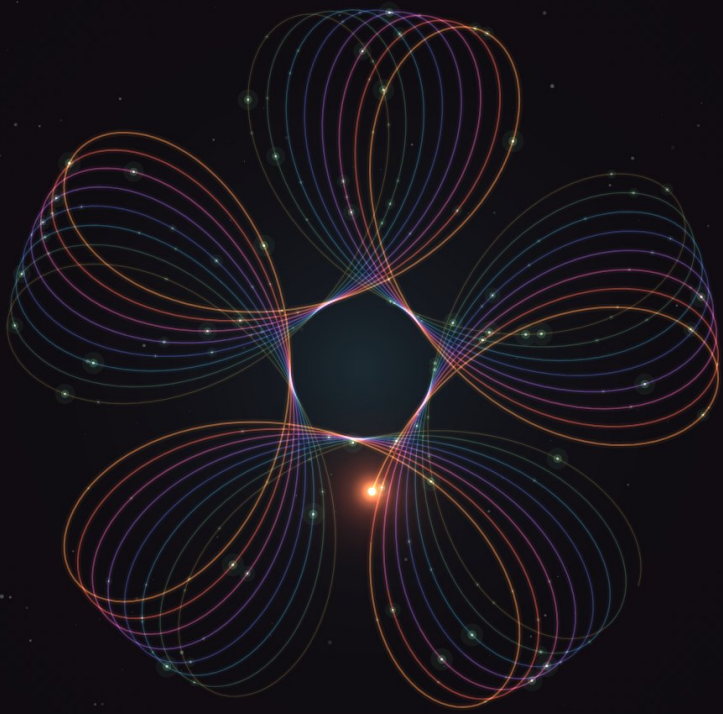
Platon, *Phèdre*. La beauté réveille dans l'âme le souvenir de ce qu'elle a contemplé autrefois.

Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, 1790. Le beau plaît universellement, sans concept et sans intérêt.

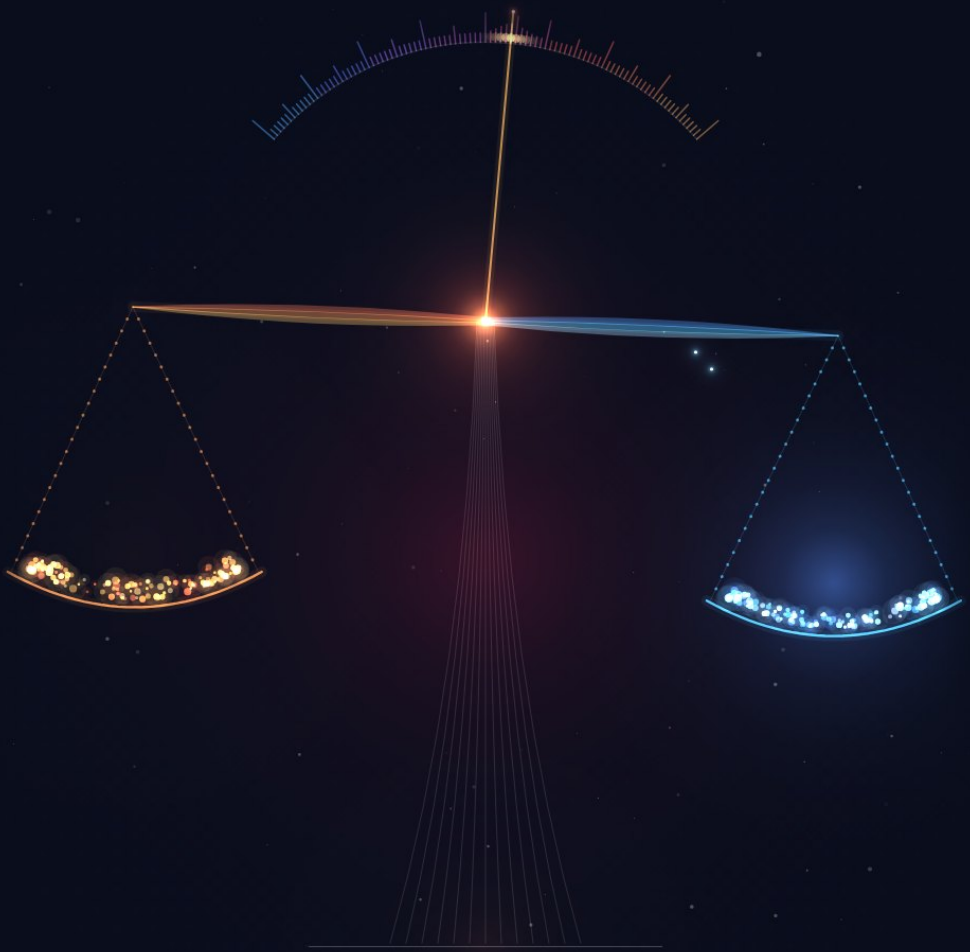
Fiodor Dostoïevski, *L'Idiot*, 1869. « La beauté sauvera le monde. »

Ce qui reste ouvert

La beauté est-elle dans les choses, dans le regard, ou seulement entre les deux ?



En explorant, la Source affine son équilibre.



Une personne trop prudente apprend un jour l'audace, une autre trop dure apprend la douceur, souvent au prix d'une épreuve. Ce n'est pas un tribunal qui corrige : c'est un rééquilibrage, comme un marcheur qui rattrape son pas. Il n'y aurait pas de point final juste, seulement des ajustements.

Qu'est-ce que devenir meilleur ? Il ne s'agit pas de monter d'un niveau à l'autre : aucun ne vaut plus qu'un autre. C'est l'ensemble qui s'ajuste, et personne n'en fixe la mesure de l'extérieur : elle s'élabore en chemin, à travers ce qui est vécu.

La balance porte toutes les polarités : amour et peur, création et destruction, joie et souffrance, ordre et chaos. Elle ne se stabilise jamais tout à fait, puisque chaque expérience la déplace.

Un vélo ne tient pas parce qu'on l'immobilise, mais parce qu'il avance. Le cycliste corrige sans cesse, d'un côté puis de l'autre, par de petits mouvements qu'il ne remarque même plus. Arrêté, il tombe. L'équilibre dont il est question ici serait de cette nature : non pas un état, mais un mouvement qui se rattrape.

L'équilibre ne demande pas des quantités égales de bien et de mal. Il ressemble davantage à un réglage : apprendre à réduire la souffrance sans éteindre la diversité de ce qui peut être vécu.

Cette image écarte deux tentations. La première serait de vouloir supprimer toute ombre : un monde sans peur ni perte n'offrirait plus grand-chose à vivre. La seconde serait de justifier le mal au nom de l'équilibre. La balance ne demande pas qu'il y ait de la souffrance. Elle demande qu'on apprenne à en produire de moins en moins.

Une objection pèse pourtant sur cette image. Si la mesure s'élabore en chemin, rien ne serait jamais juste ni injuste une

fois pour toutes : tout dépendrait du moment. Ce livre ne va pas jusque-là. Il tient au moins un point fixe : une souffrance infligée sans nécessité n'est jamais un réglage. Tout le reste peut se chercher. Celui-là, on ne le cherche pas, on le tient.

La Source ne détient pas la mesure. Elle la cherche.

Échos

Héraclite, fragments, vers 500 av. J.-C.. L'harmonie naît des tensions contraires, comme celle de l'arc et de la lyre.

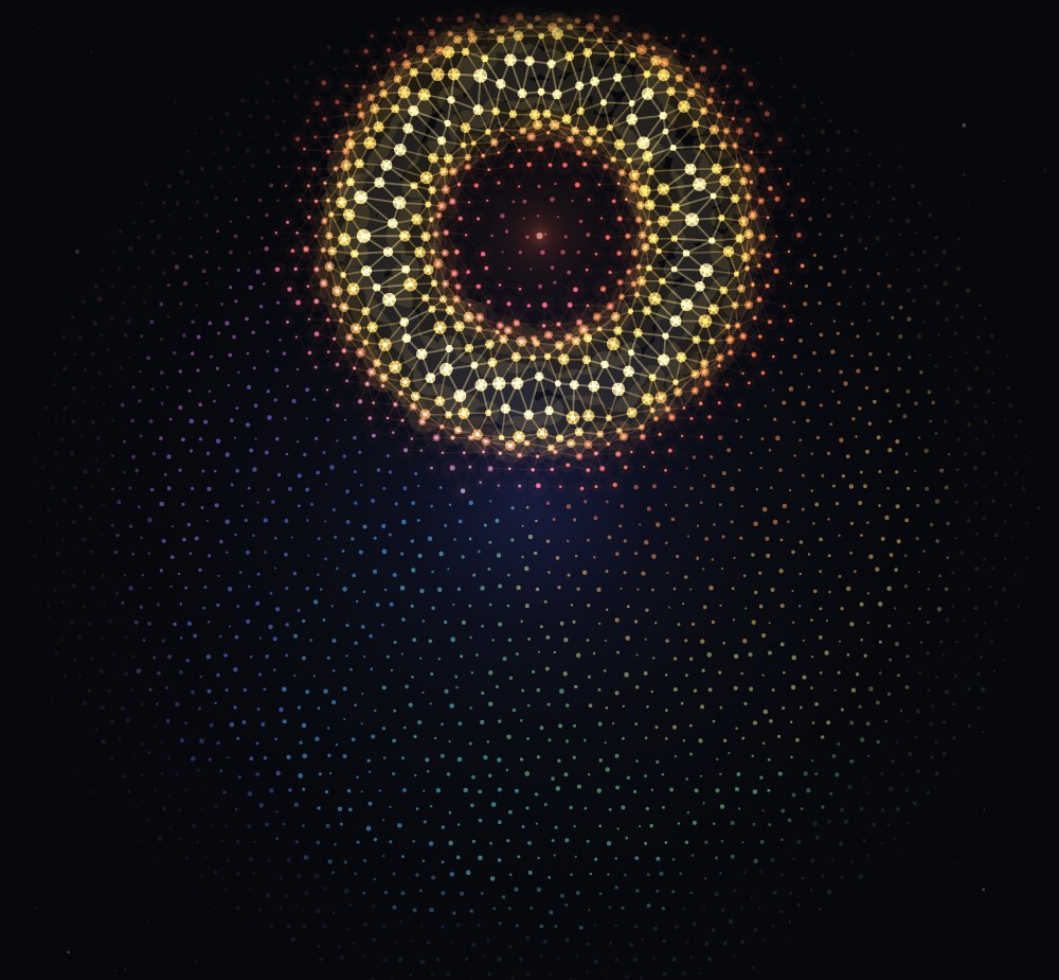
Aristote, *Éthique à Nicomaque*. La juste mesure ne se calcule pas d'avance : elle se trouve dans chaque situation.

Ce qui reste ouvert

Si le critère du progrès évolue avec celui qui progresse, comment reconnaître un progrès ?



Rien de ce qui est vécu n'est vécu seul.



Une main se brûle, et c'est tout le corps qui sursaute. Si chaque conscience est une part de la Source, il en irait de même à une autre échelle : aucune douleur ne resterait locale. La Source ne regarderait pas la souffrance de loin : elle la subirait aussi.



La souffrance ne serait donc pas une punition. Elle appartient à ce qui peut être vécu, et il arrive qu'elle enseigne quelque chose.

On le sait d'ailleurs sans aucune métaphysique. La souffrance d'une personne ne reste jamais enfermée en elle : elle atteint ses proches, se transmet parfois sur des générations, marque une ville ou un peuple. Il suffit d'étendre ce constat jusqu'au bout : il n'y aurait aucun endroit du réel où une douleur tomberait dans le vide.

Une femme veille son père à l'hôpital. Elle n'a mal nulle part, et pourtant elle ne dort plus, ne mange plus, sursaute à chaque bruit dans le couloir. Ce qu'il endure, elle l'endure autrement. Personne ne dirait qu'elle souffre à sa place. Personne ne dirait non plus qu'elle ne souffre pas.

Enseigner n'est pas justifier.

Cette limite ne se négocie pas. Personne ne devrait dire à quelqu'un qui souffre que son épreuve avait un sens caché ou qu'elle était nécessaire. On apprend aussi par l'amour, la curiosité et la joie, et une douleur n'a pas à devenir une leçon pour qu'une vie ait de la valeur.

Cette limite vaut aussi envers soi. Il est tentant de donner un sens à ses propres épreuves pour les rendre supportables, et cela aide souvent. Mais ce sens ne se décrète ni de l'extérieur ni par une théorie. Il se trouve, ou non, par celui qui traverse l'épreuve, et à son rythme.

Une objection plus brutale demeure : à quoi bon dire que la Source souffre aussi, si cela ne retire rien à la douleur de personne ? Rien n'est retiré, en effet. Mais la douleur ne tomberait plus dans l'indifférence d'un univers aveugle. Il y aurait toujours quelqu'un pour l'éprouver avec celui qui l'éprouve. Ce n'est pas un remède. C'est peut-être une compagnie.

Il en découle une conséquence pratique : faire du bien à quelqu'un, c'est faire du bien à une autre expression de ce que l'on est.

Reste une souffrance que cette lecture ne couvre pas : celle qu'un être inflige à un autre, en sachant ce qu'il fait. Celle-là porte un autre nom.

Échos

Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, 1880. Ivan refuse toute harmonie future qui serait payée par la souffrance d'un seul innocent.

Schopenhauer, *Le Fondement de la morale*, 1840. La compassion comme reconnaissance de soi-même dans l'autre.

Alfred North Whitehead, *Procès et réalité*, 1929. Dieu, « le grand compagnon, celui qui souffre avec et qui comprend ».

Ce qui reste ouvert

Une Source qui ressent toute douleur, pourquoi n'apprendrait-elle pas d'abord par l'amour ? C'est l'objection la plus sérieuse.

Le mal viendrait aussi de la Source, et celui qui le commet n'en répondrait pas moins.



Une cour de récréation. Un enfant en pousse un autre dans une flaque, puis attend, pour voir. Ce n'est ni un accident, ni une maladresse, ni la peur. Il voulait voir l'autre tomber. C'est minuscule, et tout y est déjà.

Le chapitre précédent parlait de la souffrance qui arrive : la maladie, l'accident, la perte. Celle-ci est d'une autre nature. Quelqu'un la cause, et il sait ce qu'il fait. Une maladie n'a pas d'intention. Une humiliation, une torture, un massacre en ont une. C'est cela qu'on appelle ici le mal.

C'est l'objection la plus dure que puisse rencontrer ce livre. S'il n'y a qu'une seule conscience, celle qui torture et celle qui est torturée viennent du même fond. La Source serait des deux côtés de la lame. On ne peut pas parler de l'unité de toutes choses et détourner les yeux de cela.

Plusieurs réponses existent, et aucune ne suffit. On peut dire, avec une longue tradition, que le mal n'a pas d'être propre : il serait un manque, une absence de bien, comme l'ombre est une absence de lumière. On peut dire qu'il est le prix de la liberté : un monde où l'on peut choisir est un monde où l'on peut choisir le pire. On peut dire enfin que la Source, qui ne connaît pas la suite, n'a pas voulu ce qui arrive. Chacune de ces réponses éclaire quelque chose. Aucune ne rend compte d'un enfant torturé.

Ce livre propose une lecture, sans la croire suffisante. Le mal commencerait là où une part du tout oublie qu'elle en est une, au point de ne plus voir dans l'autre qu'une chose. Le moi, cette lentille nécessaire, deviendrait un mur. Celui qui fait souffrir exprès traiterait l'autre comme s'il n'y avait personne derrière ce visage. Le mal serait l'oubli de l'unité, poussé jusqu'à la cruauté.

Comprendre d'où vient le mal n'excuse personne.

C'est le point qu'il ne faut pas lâcher. Si tout vient de la Source, on pourrait être tenté de dire que personne n'est vraiment coupable, que le bourreau n'est qu'une autre expression du même tout. Ce serait une trahison. La liberté dont parle ce livre vaut dans les deux sens : si personne n'écrit la suite à notre place, personne ne commet le mal à notre place. Venir du même fond que sa victime n'atténue rien. Cela aggrave plutôt : c'est à une part de soi qu'on fait du mal.

On aimerait que le mal soit l'affaire de monstres, d'êtres d'une autre espèce. L'histoire montre surtout des gens ordinaires, des employés, des voisins, qui ont obéi, laissé faire, trouvé des raisons. La frontière ne passe pas entre les bons et les méchants. Elle passe à l'intérieur de chacun, et elle se déplace.

Il faut donc le combattre, le nommer, le juger, protéger ceux qu'il menace. Rien dans cette vision n'invite à la patience envers lui. Elle laisse seulement ouverte une question qu'il serait malhonnête de refermer : pourquoi une Source qui se découvre en vivant aurait-elle besoin d'un monde où cela est possible ? Ce livre n'a pas de réponse. Il peut seulement refuser d'en inventer une.

Reste, pour ceux qui ont subi le mal, une question plus intime, que personne ne peut trancher pour eux : que faire, ensuite, de ce qui leur a été fait.

Échos

Augustin, *Confessions*, livre VII, vers 400. Le mal n'est pas une substance : il est privation de bien.

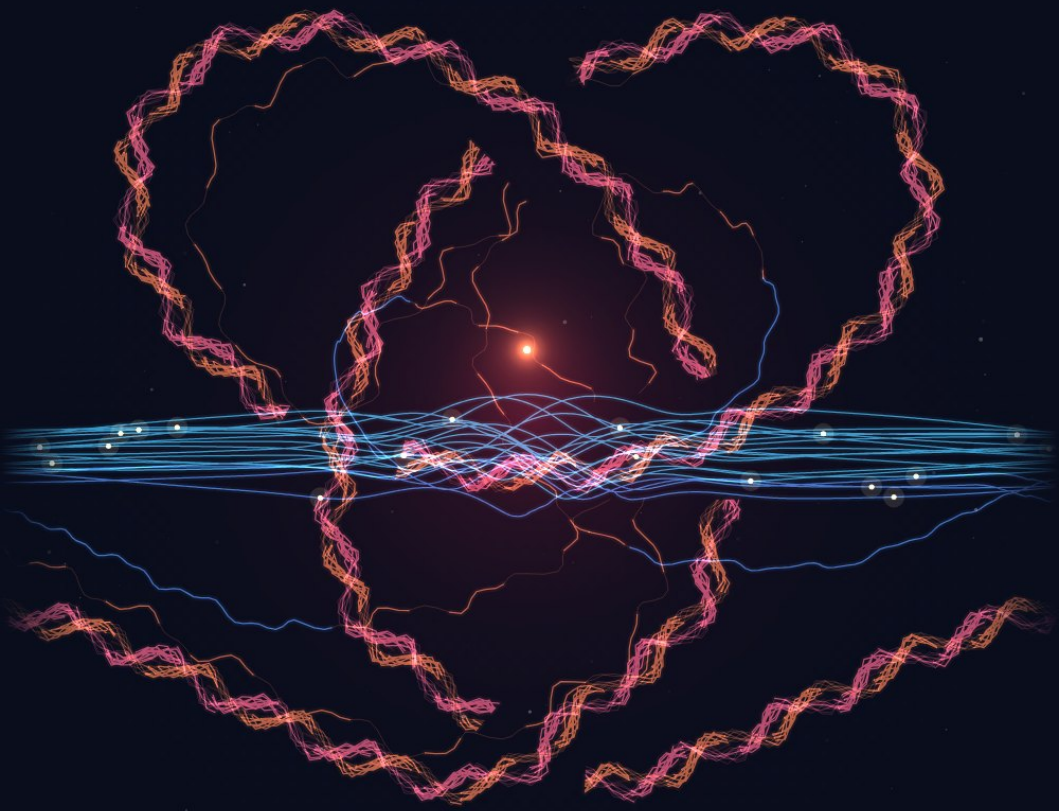
Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, 1963. La banalité du mal : des crimes immenses commis par un homme ordinaire, qui ne pensait pas ce qu'il faisait.

Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, 1973. La ligne qui sépare le bien du mal ne passe pas entre les hommes, mais à travers le cœur de chacun.

Ce qui reste ouvert

Une vision où tout vient d'une même source peut-elle rendre compte du mal voulu, sans l'excuser ni le rendre nécessaire ?

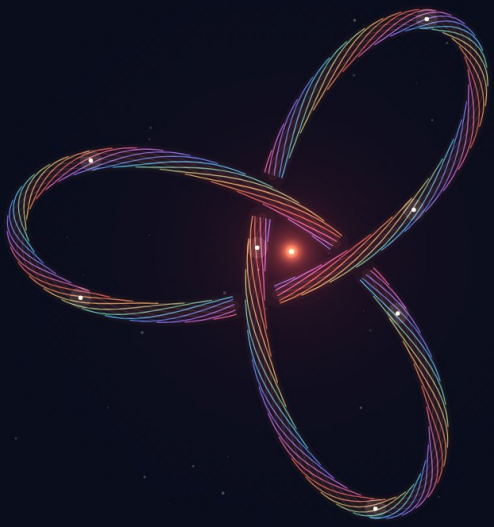
Défaire le nœud sans effacer ce qui a eu lieu.



Certaines lettres ne s'envoient pas. Celle-ci s'adresse à quelqu'un qui a blessé, et n'importe qui pourrait l'avoir écrite.

Je pense encore à toi plus souvent que je ne le voudrais. Pas tous les jours, mais la nuit, parfois, ou quand quelqu'un prononce ton nom et que mes épaules se serrent. Ce qui a duré une minute a occupé des années. Tu n'en sais sans doute rien.

Je ne vais pas te dire que ce n'était rien. Ce qui a été fait a été fait, et je crois justement que rien de ce qui est vécu ne s'efface. Pardonner ne veut pas dire oublier. Je voudrais seulement cesser de rejouer la scène, cesser de te laisser tenir la corde.



Je ne te dois pas ce pardon. Personne ne le doit, et ceux qui l'exigent d'une victime ajoutent une seconde violence à la première. S'il vient, il viendra quand il voudra. S'il ne vient pas, ce ne sera pas une faute.

On m'a dit de tourner la page. Ceux qui le disent veulent bien faire. Mais une page ne se tourne pas parce qu'on le décide : il faut d'abord l'avoir lue jusqu'au bout, et je n'ai pas fini.

Pardonner, c'est rendre au passé sa place : derrière.

Il m'arrive de penser que nous venons, toi et moi, du même endroit. Que tu es une autre part de ce que je suis, qui s'est égarée, ou qui a fait le mal. Cela ne t'excuse pas. Mais cela change le nœud : ce qui me retient à toi n'est pas un lien avec un étranger. Et un nœud entre deux parts d'un même tout, on peut au moins espérer le défaire.

Je sais aussi ce que ce pardon ne fera pas. Il ne te rendra pas innocent, il ne m'obligera pas à te revoir, il ne demandera pas à la justice de se taire. On peut pardonner à quelqu'un et vouloir qu'il réponde de ce qu'il a fait. Le pardon défait un nœud en moi. Il ne défait pas les actes.

Il se desserre déjà, fil après fil. Un jour, je m'apercevrai que je pense à toi sans que ma gorge se serre. Ce jour-là, quelque chose m'aura été rendu. Pas à toi : à moi.

Il me restera une autre lettre à écrire, la plus difficile : à la personne que j'étais, qui ne savait pas ce que je sais maintenant. Une vie apprend en se trompant. C'est même l'une des raisons d'en vivre une.

Échos

Jésus, *Évangile selon Luc*, 23, 34. « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

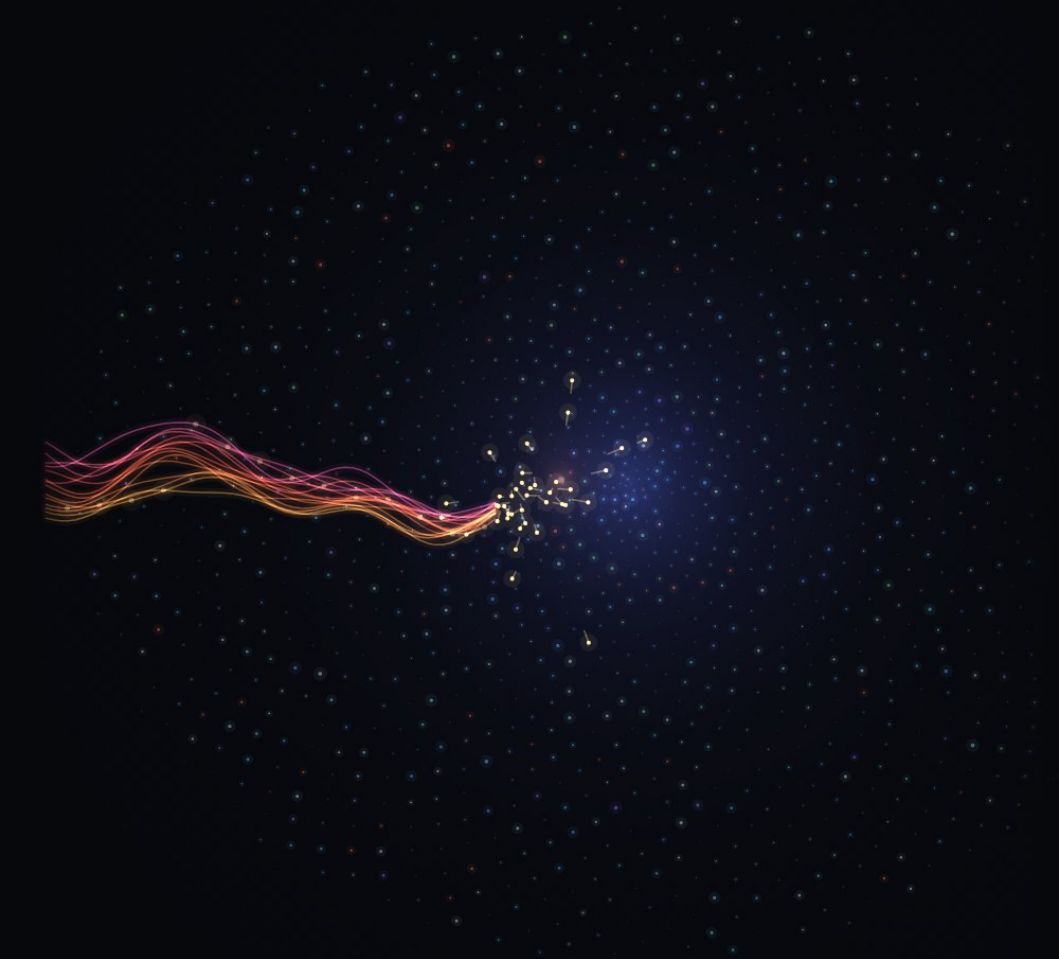
Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, 1958. Le pardon délivre de l'irréversible : sans lui, nous resterions prisonniers d'un seul acte.

Vladimir Jankélévitch, *L'Imprescriptible*, 1971. « Le pardon est mort dans les camps de la mort. » Ce qui ne peut se pardonner, en contrepoint.

Ce qui reste ouvert

Peut-on pardonner l'impardonnable ? Et faut-il, pour pardonner, que l'autre le demande ?

Regarder la fin en face, sans la maquiller.



Tout ce qui vit meurt. On le sait depuis l'enfance, et l'on passe pourtant la plus grande partie de sa vie à ne pas y penser. Ce n'est pas de la lâcheté. « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement », écrivait La Rochefoucauld.

Ce livre parle de retour, d'une conscience plus vaste, de rien qui ne se perd. Il serait facile d'en faire une consolation commode, un moyen de ne pas regarder. Ce serait trahir ce qu'il dit. Car même si tout revient, quelque chose s'arrête vraiment : une voix, une façon de rire, des projets à moitié faits. Cela, personne ne le retrouvera sous cette forme.

Même si rien ne se perd, quelque chose finit.

Le deuil est la part de la mort qui revient aux vivants. Il ne se raisonne pas. Ceux qui ont perdu quelqu'un savent qu'aucune idée, si belle soit-elle, ne comble une chaise vide à table. Une vision du monde peut accompagner le chagrin. Elle ne doit jamais lui demander de se taire.

Il y a des morts qu'aucune vision ne rend acceptables : celle d'un enfant, celle qui vient par la violence, celle qui coupe une vie au milieu d'une phrase. Ce livre n'a rien qui puisse les adoucir, et il vaut mieux l'avouer que de chercher des mots. Le retour, s'il existe, ne répare pas l'injustice d'une fin venue trop tôt.



La mort donne pourtant sa forme à la vie. Une existence sans fin n'aurait ni urgence ni prix ; chaque jour serait remplaçable. C'est parce qu'une vie s'achève qu'elle a un contour, comme un dessin n'existe que par sa limite. La finitude ne serait pas un défaut du projet. Elle en ferait partie.

Dans la nature, rien ne meurt pour rien. La feuille qui tombe nourrit le sol, l'arbre abattu abrite d'autres vies pendant des décennies. Ce n'est pas une preuve de ce que devient la conscience. C'est l'image d'un monde où la fin d'une forme est le début d'une autre.

Ceux qui accompagnent les mourants rapportent souvent la même chose. À la fin, on parle peu de ce qu'on a accompli. On

parle de ceux qu'on a aimés, d'un pardon qui manque, d'une lumière dans la chambre. Les regrets portent rarement sur ce qu'on n'a pas eu, et souvent sur ce qu'on n'a pas dit.

Regarder la mort en face ne voudrait donc dire ni la désirer ni la nier. Ce serait vivre en sachant qu'elle viendra, et laisser ce savoir rendre le présent un peu plus net. Ce qu'on dirait demain, on peut aussi le dire aujourd'hui.

Échos

Épicure, *Lettre à Ménécée*. La mort n'est rien pour nous : quand nous sommes, elle n'est pas là, et quand elle est là, nous ne sommes plus.

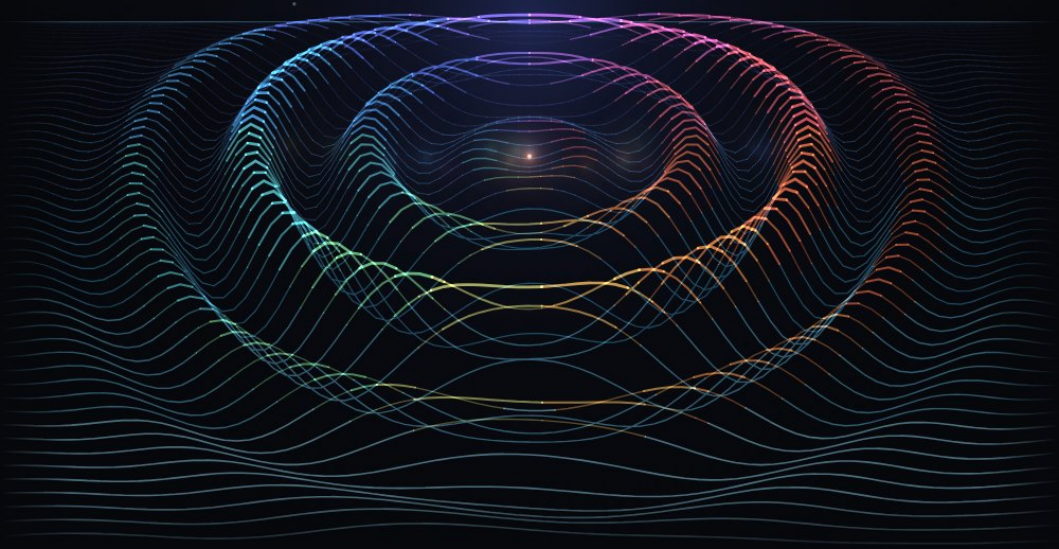
Jésus, *Évangile selon Jean*, 12, 24. « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Martin Heidegger, *Être et Temps*, 1927. L'être-pour-la-mort : c'est en assumant sa fin qu'une existence devient la sienne.

Ce qui reste ouvert

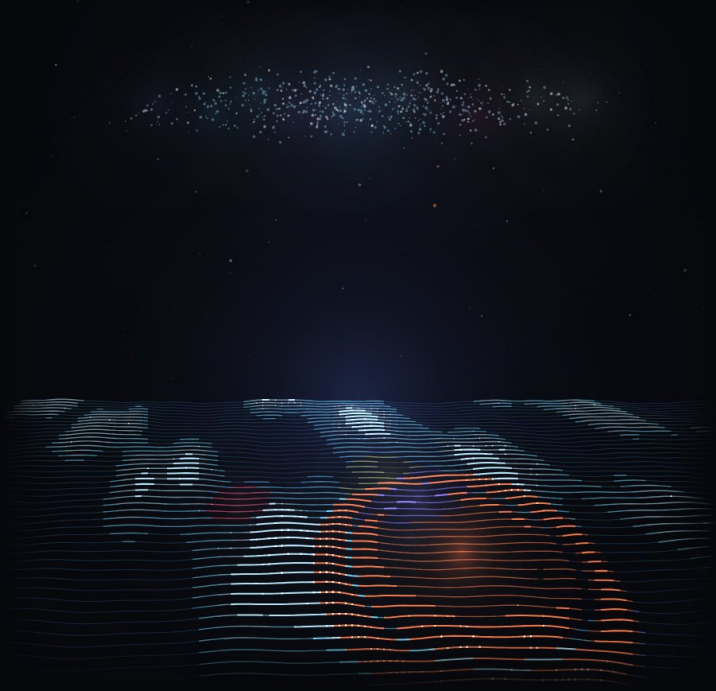
Faut-il que quelque chose survive pour qu'une vie ait un sens ? Ou le sens tient-il justement à ce qu'elle s'arrête ?

Rejoindre le tout sans cesser d’avoir été soi.



Une goutte rejoint l'océan. On ne peut plus la retrouver, et pourtant l'océan n'est plus tout à fait le même : il contient ce qu'elle a traversé, le nuage, la pluie, la terre.

On pose souvent la question ainsi : faut-il choisir entre survivre et se fondre ? Ou bien on reste soi, ou bien on disparaît dans le tout. Cette vision répond : les deux.



La mort serait alors moins une fin qu'un changement d'échelle. La vie qui s'achève ne s'éteindrait pas : elle rejoindrait la conscience plus vaste dont elle faisait partie, comme on rentre chez soi après un long voyage, avec des histoires à raconter. Ce qu'elle a appris deviendrait le bien commun de tout ce qu'elle rejoint.

Quelqu'un rentre après des années à l'étranger. La maison est la même, et lui ne l'est plus. Il parle autrement, il voit des choses qu'il ne voyait pas. Ceux qui l'accueillent le reconnaissent et le découvrent à la fois. Le retour dont parle ce livre ressemblerait à cela, à une autre échelle : ni le même qu'avant le départ, ni un autre.

Le retour n'est pas vide : il rapporte tout ce qui a été vécu.

Une conscience s'élargirait ainsi sans perdre son histoire, comme un souvenir lointain reste entier dans une vie qui l'a largement dépassé. Et ce qui revient repart sous d'autres formes. Le mouvement n'a pas de dernière étape.

L'objection la plus forte est simple : une goutte qu'on ne peut plus retrouver a disparu, quoi qu'on dise de l'océan. Si ce qui revient au tout n'est plus personne, le mot « retour » ne serait qu'une politesse faite à la mort. Cette vision fait un autre pari, qu'elle ne peut pas démontrer : être rassemblé ne serait pas être effacé. Mais elle doit reconnaître que, vu d'ici, les deux se ressemblent beaucoup.

Personne ne sait ce que cela fait. Ce livre ne promet ni lumière au bout d'un tunnel ni retrouvailles immédiates. Il dit seulement que rien de ce qui a été vécu ne l'aura été pour rien.

Échos

Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, 1955. L'union différencie : en rejoignant un tout, chaque part devient davantage elle-même.

Spinoza, *Éthique*, livre V, 1677. Quelque chose de l'esprit demeure, qui est éternel.

Simone Weil, *La Pesanteur et la grâce*, 1947. La décréation : « faire passer du créé dans l'incréé ». Un retour par l'effacement de soi, en contrepoint.

Ce qui reste ouvert

Nous ne savons pas si la conscience survit à la mort. Et que faudrait-il garder pour que ce soit encore soi ?

Une forme s'achève. La vie en prend une autre.



Commençons par ce qui est certain. Une personne disparaît, et sa façon de rire continue chez ceux qui l'ont aimée. Un geste appris d'elle revient dans nos mains. Une phrase qu'elle répétait nous échappe, des années plus tard, à notre tour.

Des mois après un enterrement, quelqu'un trouve dans la poche d'un manteau une liste de courses : du pain, des pommes, appeler le plombier. Rien n'est plus banal, et rien ne frappe aussi fort. La personne n'est plus là, et pourtant sa main était là, ce matin-là, à penser à demain.



Cette vision prolonge ce constat jusqu'au bout : il n'y aurait pas la vie puis la mort, mais la vie, puis encore la vie, sous d'autres

formes. Ceux qu'on a perdus continueraient d'apprendre et de changer, hors de notre vue.

La mort serait la fin d'une manière de vivre un lien, pas la fin du lien.

On objectera que ce lien n'est que mémoire, et que la mémoire meurt avec ceux qui se souviennent. Dans trois générations, plus personne ne saura qui riait ainsi. C'est vrai de la mémoire. Ce l'est moins de ce qu'elle a transmis : une manière de tenir un enfant, une recette, une colère juste passent de main en main bien après que le nom s'est perdu. Ce qui dure le plus longtemps n'a souvent plus de visage.

Beaucoup vivent déjà ainsi, sans aucune théorie. Ils parlent à leurs morts, non pour faire semblant qu'ils sont là, mais parce que le lien a changé de forme sans disparaître : une pensée devant une photo, un geste refait en leur mémoire, un mot dit à voix basse.

Échos

Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, 1950. Le souvenir d'une personne vit dans les groupes qui le portent.

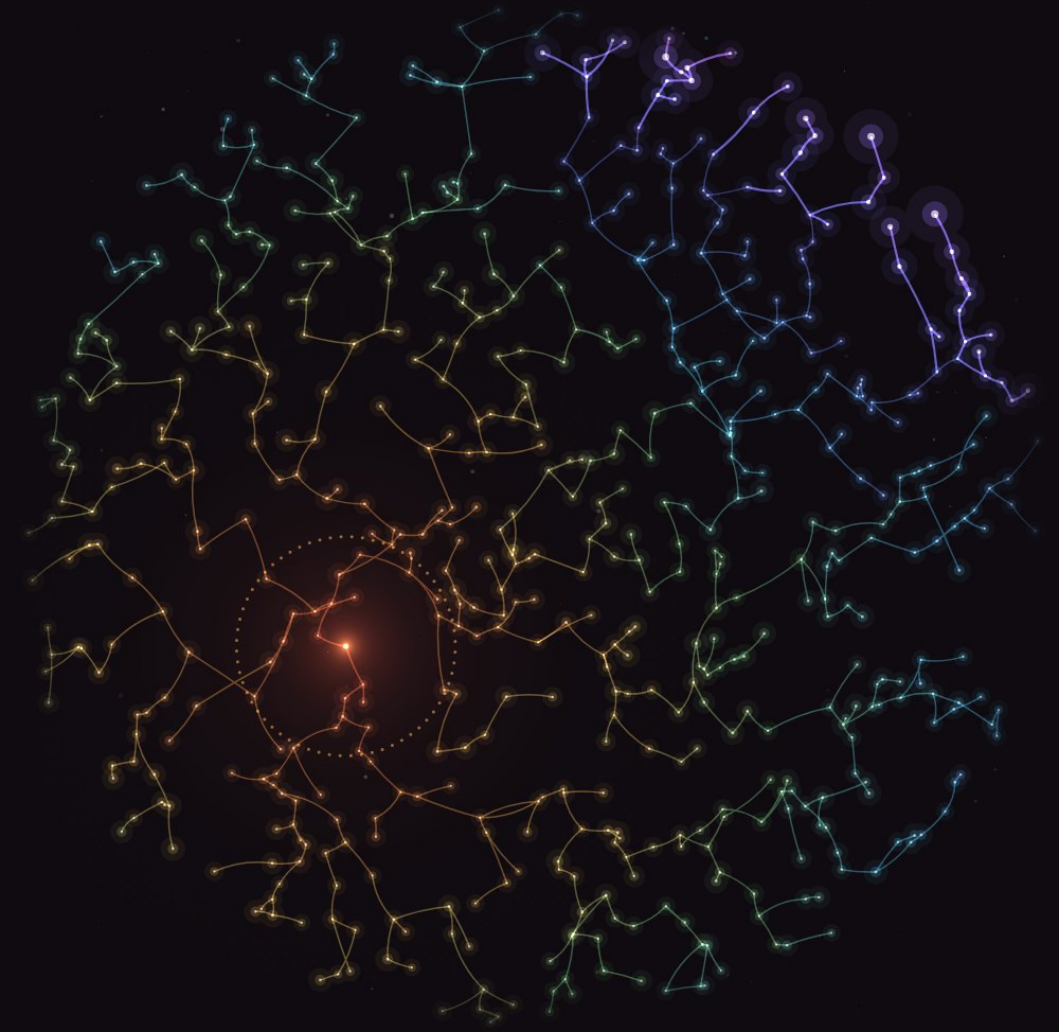
Freud, *L'Avenir d'une illusion*, 1927. Une croyance née du désir qu'elle soit vraie. La question à poser à toute espérance.

Ce qui reste ouvert

Personne ne peut garantir de retrouvailles. Cette espérance reste une espérance, et elle ne se présente pas comme un savoir.



Aucune existence n'est inutile.



On pense souvent qu'une vie compte à proportion de ce qu'elle laisse : une œuvre, une découverte, un nom. Cette vision mesure autrement. Une vie compterait d'abord par ce qu'elle a vécu, et cela, personne d'autre ne pouvait le vivre à sa place. Une existence brève, oubliée de tous, apporterait au tout quelque chose d'aussi irremplaçable qu'une vie célèbre.

Et ce qu'elle apporte la dépasse. Un professeur ne sait presque jamais quelle phrase a changé une trajectoire ; un inconnu qui a aidé quelqu'un dans la rue ne saura jamais que ce jour-là comptait. La question du sens se déplace : non plus ce que l'existence nous doit, mais ce que nous lui apportons, presque toujours sans le savoir.

On objectera que cette mesure est trop généreuse, qu'elle met sur le même plan une vie de dévouement et une vie gâchée. Pas tout à fait. Elle ne dit pas que tout se vaut ; elle dit que rien n'est perdu. Ce qu'on fait de sa vie compte. Le fait de l'avoir vécue compte déjà.

Aucune vie n'a à prouver son utilité pour avoir de la valeur.

Échos

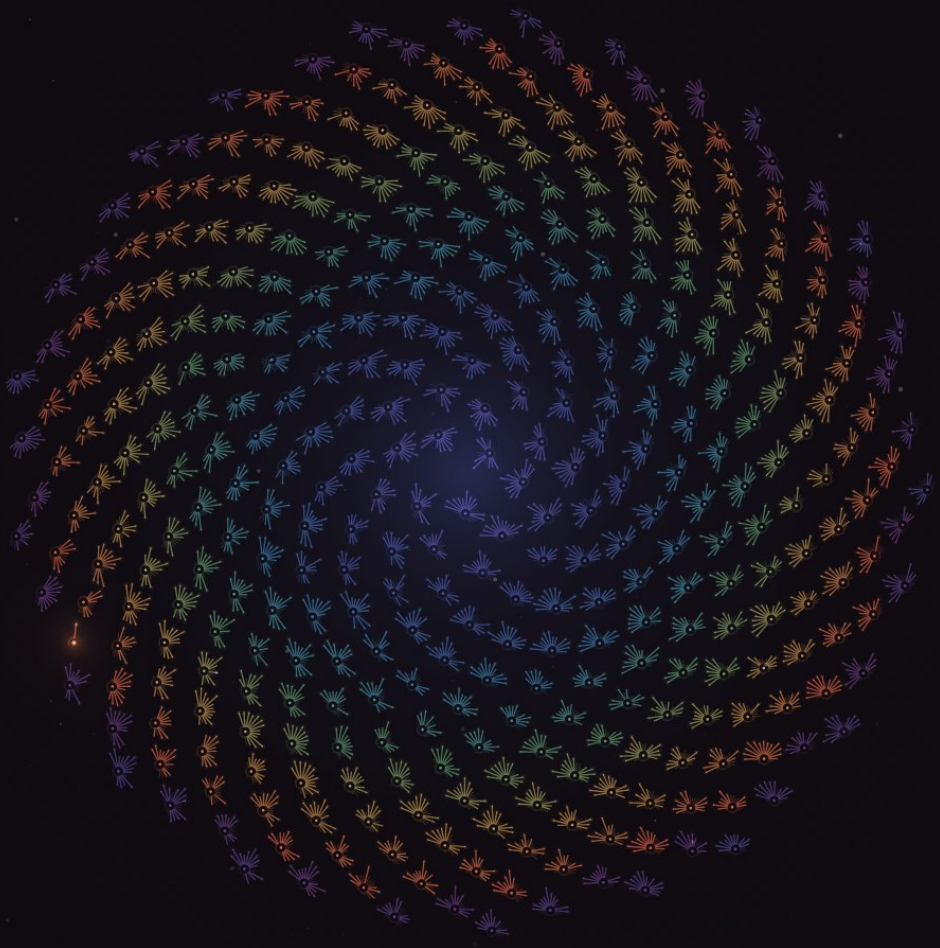
Edward Lorenz, conférence, 1972. Le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut-il déclencher une tornade au Texas ?

George Eliot, *Middlemarch*, 1872. Le bien qui grandit dans le monde dépend en partie d'actes sans histoire, et de ceux qui ont vécu fidèlement une vie cachée.

Ce qui reste ouvert

Faut-il préférer une vie utile à une vie heureuse ? Le modèle pose la question sans la trancher.

Les jours sans histoire comptent aussi.



On raconte les vies par leurs sommets : une naissance, une rencontre, un deuil. L'essentiel se passe ailleurs. Voici une journée où il ne se passe rien.

7 h 10. Le bruit de la bouilloire. Une lumière grise sur le rebord de la fenêtre, qui ne ressemble à celle d'aucun autre matin.

8 h 02. Le bus. Une femme dort contre la vitre, un enfant compte les arrêts à voix basse.

10 h 30. Une conversation devant la machine à café, sur rien. On oubliera ce qui s'est dit, pas tout à fait la voix.

12 h 30. Une file d'attente. Quelqu'un rit derrière, on ne saura jamais pourquoi.

15 h 45. Le creux de l'après-midi, où le temps ne passe plus. L'ennui est difficile à aimer, et pourtant il apprend ce que rien d'autre n'enseigne : la durée nue, le temps quand il n'est rempli de rien.

18 h 20. L'odeur de l'escalier. Des pas connus à l'étage au-dessus.

19 h 30. Le dîner, les assiettes, la même question qu'hier sur la journée, la même réponse : rien de spécial.

21 h 40. Une soirée sans événement. On éteint.

Il n'y aurait pas de petits jours. Seulement des jours qu'on n'a pas regardés.

Des années plus tard, quelqu'un poussera une porte et reconnaîtra une odeur : la cuisine de sa grand-mère, un mercredi quelconque, du pain qui grille, une radio allumée. Rien

ne s'était passé ce jour-là, et c'est pourtant lui qui revient, entier. La mémoire sait parfois mieux que nous ce qui a compté.

Si la Source apprend à travers ce qui est vécu, ces jours-là seraient ce qu'elle ne trouverait nulle part ailleurs. Le sublime se ressemble d'une vie à l'autre ; l'ordinaire ne se répète jamais. Cela ne rend pas la routine légère quand elle écrase. Cela dit seulement qu'aucun de ces jours ne tombe dans le vide. Un mardi comme les autres ne reviendra jamais.

Échos

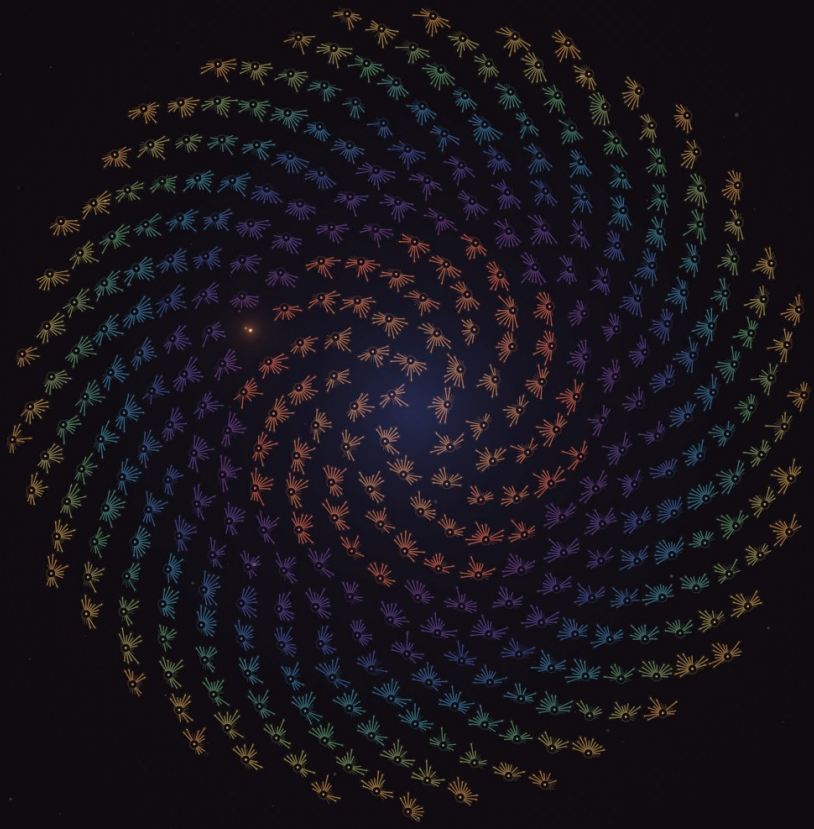
Georges Perec, *L'Infra-ordinaire*, 1989. Interroger l'habituel : ce qui se passe chaque jour et revient chaque jour.

L'Ecclésiaste, Bible hébraïque. Rien de nouveau sous le soleil. La lassitude de la répétition, en contrepoint.

Jésus, *Évangile selon Matthieu*, 6, 28. « Observez les lys des champs : ils ne travaillent ni ne filent. » L'attention à ce qui est là, sans souci du lendemain.

Ce qui reste ouvert

Une vie faite surtout de routine a-t-elle autant de valeur qu'une vie intense ? Cette vision répond oui, et c'est peut-être sa réponse la plus difficile à croire.



Il arrive que la séparation se taise.



Certains moments résistent aux mots.

Devant la mer, dans une chambre où quelqu'un vient de naître ou de mourir, le bavardage intérieur se tait, et la frontière entre soi et le reste s'amincit. Un avant-goût du retour, sans le retour.

Ce n'est pas l'absence de bruit. On peut le trouver au milieu d'une gare, et le chercher en vain dans une chambre fermée.

Dans le silence, la Source n'aurait plus besoin de se chercher. Elle serait simplement là.

Ce chapitre s'arrête ici, pour lui laisser la place.

D’autres l’ont dit avant, avec d’autres mots.



Cette vision n'est pas neuve. Ce qu'elle dit de l'unité, de l'amour et du retour, d'autres l'ont dit avant elle, dans des langues, des siècles et des pays qui ne se connaissaient pas. On ne s'en étonne pas assez : des intuitions si proches, nées si loin les unes des autres.

En Inde, il y a vingt-cinq siècles, un homme assis sous un arbre comprend que le moi qu'on croit solide n'est qu'un courant, et que la souffrance naît de vouloir s'y agripper. Le Bouddha ne parle pas de Source ; il parle d'éveil. Mais il dit déjà que la séparation est une illusion qui fait souffrir.

En Chine, vers la même époque, on attribue à Lao-tseu un petit livre qui commence par avouer son impuissance : le Tao qu'on peut nommer n'est pas le vrai Tao. Une origine sans nom, d'où tout sort et où tout retourne, comme l'eau qui ne lutte contre rien et finit par tout user.

À Athènes, Socrate affirme ne rien savoir. Il pose des questions jusqu'à ce que les certitudes tombent, et il meurt sans renier cette ignorance qui cherche. Il ne laisse pas une doctrine, mais une attitude : préférer la question vraie à la réponse confortable.

En Galilée, Jésus parle peu de métaphysique et beaucoup des autres. Il dit d'aimer ses ennemis, de regarder les lys des champs, de redevenir comme un enfant. Il dit que ce qu'on fait au plus petit, c'est à lui qu'on le fait. Que l'on croie ou non à ce qui a été bâti ensuite en son nom, cette phrase rejoint l'intuition de ce livre : l'autre n'est pas un étranger.

En Anatolie, au XIIIe siècle, Rûmî ouvre son grand poème par la plainte d'une flûte de roseau. Coupée de la roselière, elle chante la douleur de la séparation, et ce chant est sa seule voix. L'âme humaine serait cette flûte : séparée de son origine, et faite musique par cette séparation même.

Ils n'ont pas dit la même chose. Ils ont regardé dans la même direction.



Tous, à leur manière, ont aussi parlé de ces moments où la séparation se tait, et les mystiques de chaque tradition les décrivent presque dans les mêmes mots. Révèlent-ils quelque chose du réel, ou seulement le fonctionnement de notre cerveau ? Les deux ne s'excluent peut-être pas, mais rien ne permet de trancher.

Il ne faudrait pas les fondre en une sagesse unique : ce serait les trahir. Le Bouddha ne croit pas en une âme qui dure, Jésus prie un Père, Lao-tseu se méfie des préceptes, Socrate des dieux de la

cité. Leurs différences comptent autant que leurs échos. Et bien d'autres, femmes et hommes sans livre ni disciples, ont transmis la même chose à leur façon : dans une manière de soigner, d'écouter, de pardonner.

Ce livre ne se place pas à leur hauteur. Il reconnaît la direction qu'ils ont indiquée et la reprend avec ses propres mots, sans autre autorité que celle d'une question honnête. Un passeur ne garde pas la lumière. Il la tend, et quelqu'un d'autre continue.

Échos

Jésus, *Évangile selon Matthieu*, 25, 40. « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Lao-tseu, *Tao-tö-king*, I. « Le Tao qu'on peut nommer n'est pas le Tao éternel. »

Le Bouddha, *Dhammapada*, I, 5. « La haine ne s'apaise jamais par la haine ; seule l'absence de haine l'apaise. »

Aldous Huxley, *La Philosophie éternelle*, 1945. Une même sagesse au cœur de toutes les traditions. Une thèse contestée, à qui l'on reproche d'effacer les différences.

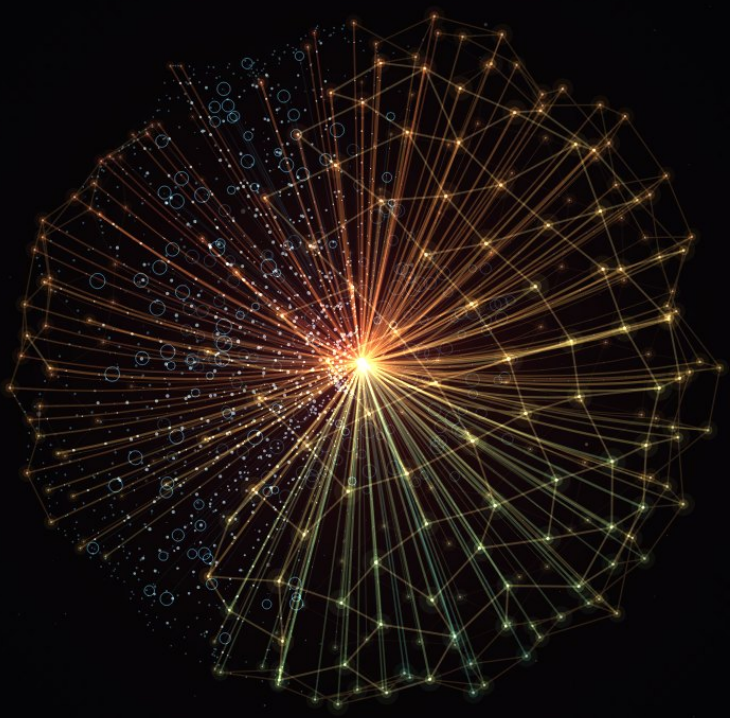
Maître Eckhart, sermons, XIVe siècle. Le fond de l'âme et le fond de Dieu sont un seul et même fond.

William James, *Les Formes multiples de l'expérience religieuse*, 1902. Les états mystiques sont ineffables, et ont pour ceux qui les vivent l'autorité d'une connaissance.

Ce qui reste ouvert

Si des traditions si éloignées se rejoignent, est-ce le signe d'une vérité commune, ou d'un même besoin humain de consolation ?

Douter de cette vision serait encore une manière de lui être fidèle.



Il faut maintenant retourner la question contre ce livre. Et si tout cela était faux ?

Il n'y aurait pas de Source. La conscience serait ce que fait un cerveau, rien de plus, et s'éteindrait avec lui. Les vies parallèles, l'âme qui rassemble, le retour : de belles images, nées du désir très humain que rien ne se perde. Le monde continuerait, immense et indifférent, sans personne pour s'y découvrir.

Cette hypothèse n'a rien d'absurde. Elle est même, aujourd'hui, la plus répandue parmi ceux qui étudient le cerveau. Rien de ce qui précède ne la réfute. Ce livre l'a dit chapitre après chapitre : il n'apporte aucune preuve, seulement une manière de tenir les choses ensemble.

Il a aussi un défaut qu'il faut avouer : il est difficile à prendre en défaut. Une vision qui explique l'oubli des autres vies par la nécessité de l'oubli, la souffrance par l'apprentissage, l'absence de preuves par la nature même de ce qu'elle décrit, risque de tout absorber. Une idée que rien ne pourrait contredire ne dit peut-être plus rien.

Une idée qu'on ne peut plus mettre en doute a cessé d'être une idée.

Pourquoi la proposer, alors ? Parce que le doute n'est pas l'ennemi de cette vision. Il en est la suite logique. Une Source qui ne sait pas ce qu'elle est, qui découvre en avançant, ne saurait inspirer des certitudes. Elle inviterait plutôt à chercher, à se tromper, à corriger. Un livre qui parlerait d'elle avec assurance la trahirait.

On connaît ce doute dans des vies très concrètes. Le croyant qui, un soir, ne sait plus s'il croit. La chercheuse qui voit ses mesures contredire la théorie à laquelle elle a consacré vingt

ans. Celui qui aime et se demande s'il aime encore. Chaque fois le doute fait mal, et chaque fois il protège de quelque chose de pire : tenir pour acquis ce qui ne l'est pas.

Il y a pourtant un doute qui n'est qu'une fuite : celui qui sert à ne jamais s'engager, à ne rien risquer, à garder toujours une porte de sortie. Ce n'est pas celui-là qu'on défend ici. Le doute fidèle continue d'agir. Il plante l'arbre sans savoir s'il en verra les fruits, il veille le malade sans savoir s'il guérira.

Si cette vision est fausse, il en restera peut-être quelque chose : un regard plus attentif sur les autres vivants, sur les jours ordinaires, sur ceux qui souffrent. Ce n'est pas une preuve. C'est seulement ce qu'elle aura permis de voir. Le lecteur reste libre d'en garder ce qui tient, et de laisser le reste.

Échos

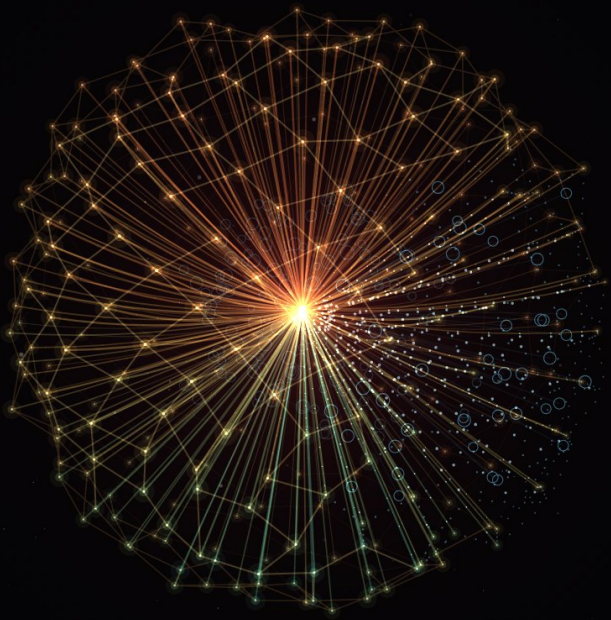
Montaigne, *Essais*, II, 12. « Que sais-je ? » La devise d'un doute qui n'empêche pas de vivre.

Karl Popper, *La Logique de la découverte scientifique*, 1934. Une théorie qu'aucune observation ne pourrait réfuter n'est pas une théorie scientifique.

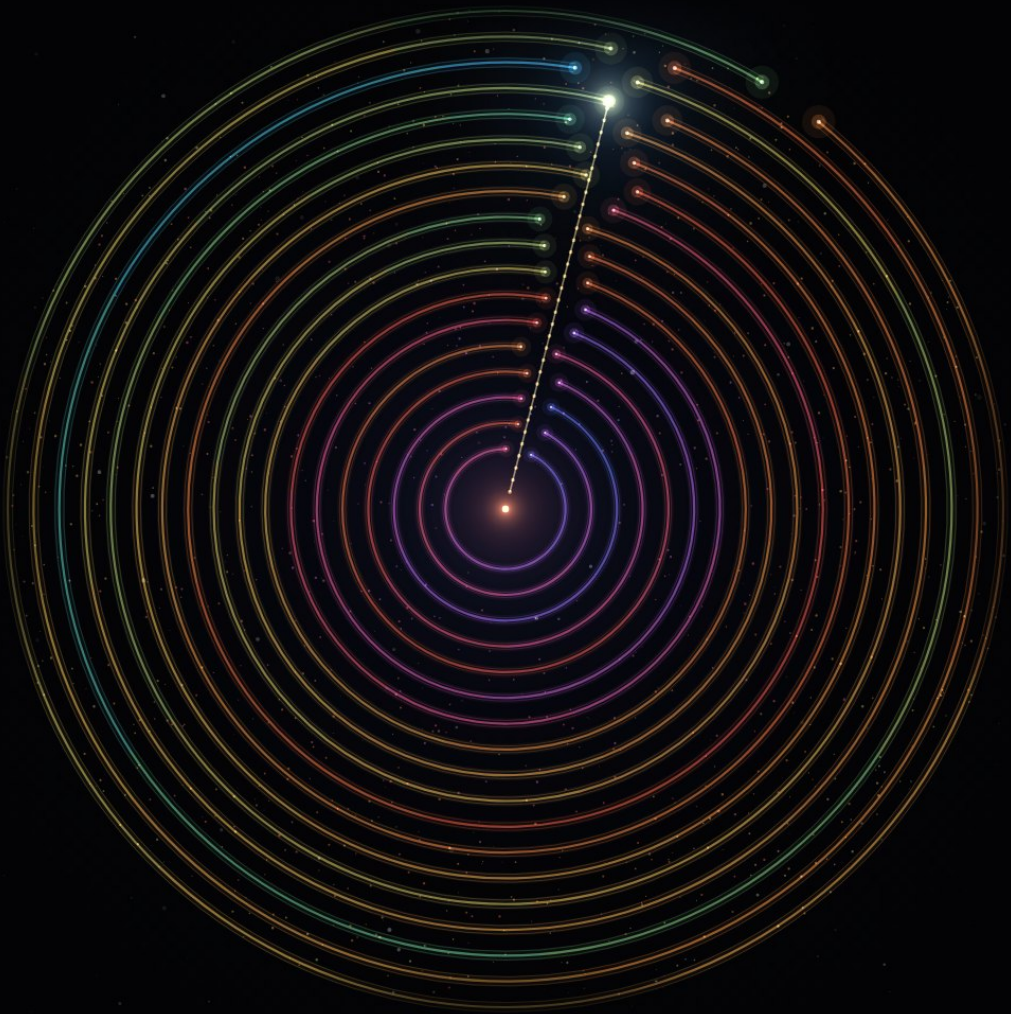
Miguel de Unamuno, *L'Agonie du christianisme*, 1925. « Une foi qui ne doute pas est une foi morte. »

Ce qui reste ouvert

Une vision qui ne peut être ni prouvée ni réfutée vaut-elle d'être tenue ? Et à quelles conditions ?



D’abord comment, puis pourquoi.
Et au bout, l’étonnement que
quelque chose existe.



On peut expliquer comment une étoile s'allume, et même comment une conscience pourrait apprendre. Il suffit pourtant d'un mot pour faire tomber tout l'édifice : pourquoi ?

Vers trois ou quatre ans, les enfants traversent l'âge des pourquoi. Chaque réponse en appelle une autre, jusqu'à ce que l'adulte, à court, finisse par dire : c'est comme ça. L'enfant n'est pas satisfait, et il a raison. Il vient de toucher, sans le savoir, la limite que toutes les philosophies ont touchée.

Apprendre explique pourquoi la Source crée. Cela ne dit pas pourquoi elle est. Et si elle ne le savait pas non plus ? Toutes les vies, tous les mondes seraient alors une seule question, posée d'une infinité de façons : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

La question a l'air abstraite, mais elle surgit dans les moments les plus concrets. Devant un enfant qui vient de naître, un ciel étoilé, la mort de quelqu'un, on se demande soudain pourquoi tout cela existe plutôt que rien. Les sciences expliquent comment les choses se produisent. Elles ne répondent pas à cette question-là, et ne prétendent pas y répondre.

L'idée enchante et fait peur. Elle enchante, parce qu'aucune vie n'est plus spectatrice : chacune prend part à la recherche. Elle fait peur, parce que personne, à aucune échelle, ne détiendrait la réponse.

Il se pourrait aussi que la question n'ait pas de réponse au sens où on l'entend. Non qu'elle soit mal posée, mais parce que la réponse ne serait pas une phrase. Ce serait la totalité de ce qui est vécu, de toutes les manières possibles, dans tous les mondes. On ne la lirait pas : on la vivrait.

Les penseurs de l'Inde ont un mot pour cela : līlā, le monde comme jeu du divin, sans autre raison que le jeu lui-même. Ce livre l'a croisé en chemin. Un jeu n'a pas besoin d'être justifié pour être sérieux ; il lui suffit d'être joué.

Peut-être faut-il aller plus loin encore. Avant le comment et le pourquoi, il y a le simple fait que quelque chose existe. On ne le comprend pas : on s'en étonne. Et cet étonnement serait peut-être déjà la réponse, ou ce qui en tient lieu.

Il reste un point ferme. On n'a jamais attendu de connaître la raison de tout pour aimer quelqu'un, veiller un malade ou planter un arbre.

Le sens commence avant la réponse.

Échos

Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce*, 1714. Pourquoi y a-t-il plutôt quelque chose que rien ?

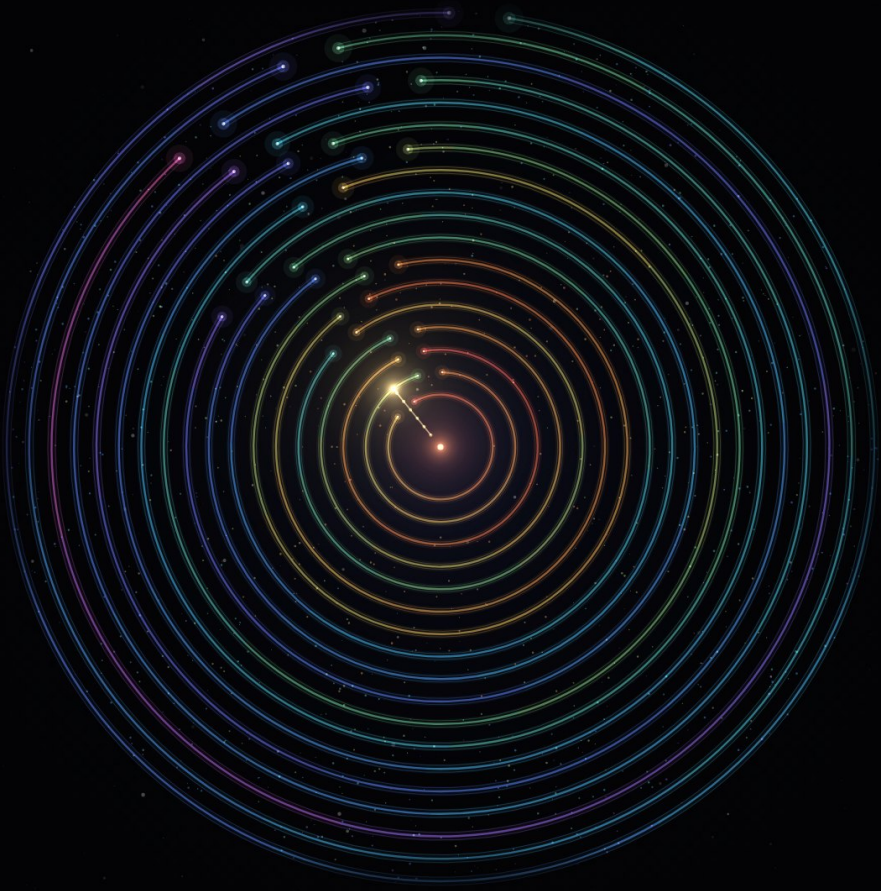
Rilke, *Lettres à un jeune poète*, 1903. Aimer les questions elles-mêmes, et les vivre, jusqu'à entrer un jour dans la réponse.

La līlā, pensée hindoue. Le monde comme jeu du divin, sans autre raison que le jeu lui-même.

Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 1921. Ce n'est pas comment est le monde qui est le mystique, mais qu'il soit.

Ce qui reste ouvert

Une infinité d'expériences pourrait-elle seulement apporter cette réponse ?



Cinq questions restent ouvertes

Si une conscience dirige ses vies, comment chacune peut-elle rester libre ?

Si la Source ressent toute douleur, pourquoi n'apprendrait-elle pas davantage par l'amour ?

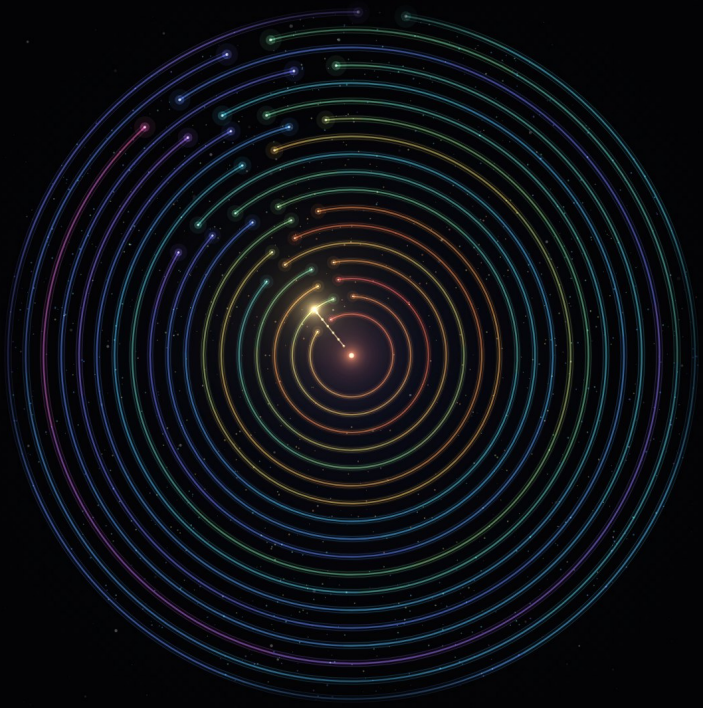
Si tout vient de la Source, d'où vient le mal que l'on fait exprès ?

Si elle cherche pourquoi elle existe, une infinité d'expériences pourra-t-elle le lui dire ?

Si cette vision console, est-ce une raison d'y croire, ou de s'en méfier ?

Et une dernière, qui reste sans réponse.

La Source a-t-elle toujours su qu'elle existait, ou l'apprend-elle à travers nous ?





https://c0sm0cats.github.io/the-source/